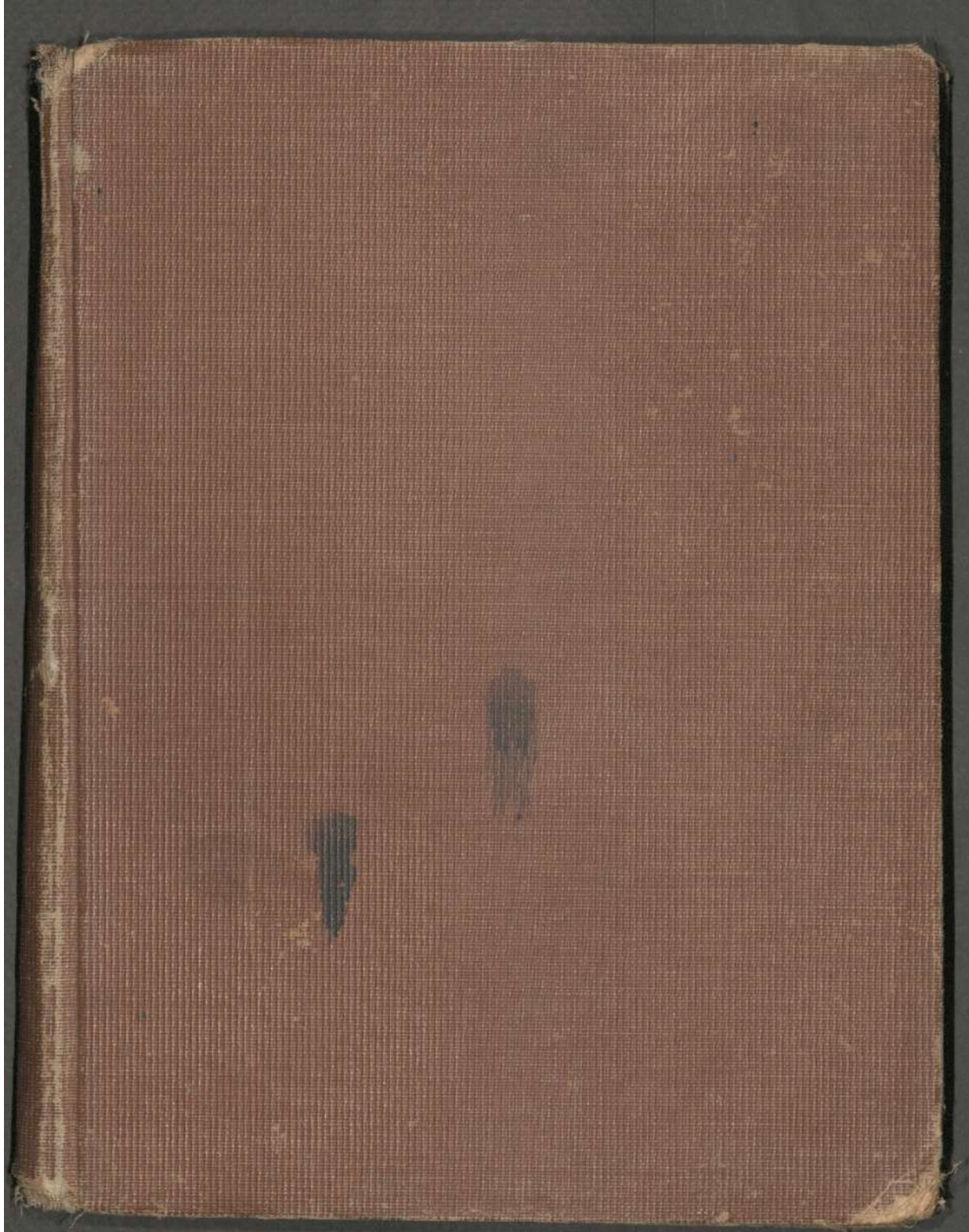




Choix
de Poèmes Français.

Par
Ibycus Altis.

gracieusement copiés
par
Mlles Zoé et Lucie Matco. —

Athènes, 1915.

— B —



Les Bouffons.

{ Par Alfred Lamacais }

{ Conte du Zéphyr Déclame par Jacques }

Le souffle gai remue imperceptiblement
 Cette jeune glycine autour du vieux sarment,
 C'est l'âme d'un zéphyr dont je connais l'histoire
 Pour l'avoir débiffée un jour dans un grimoire.
 Donc jadis un zéphyr flânant, musant, riant
 Entra dans un très vieux castel en coup de vent!
 Et léger, étourdi, frôla de son baline
 Une enfant de seize ans qui filait de la laine.
 Ses yeux étaient du bleu de ce lac languissant
 Dont il avait ridé la surface en passant.
 L'enfant, pour rétablir la coquette harmonie
 De l'onduleux repli d'une boucle fournie,
 Eut un geste du bras, de la main et des doigts
 Si souple, si troublant, et si chaste à la fois,
 Que le petit zéphyr faiseur de pirouettes
 Que comptait ses amours aux sauts des girovettes

Columbe du mensonge et gaspilleur d'aveux,
 Pour avoir vu passer ces doigts dans ces cheveux,
 Sentit qu'il n'aurait plus désormais d'autre reine
 Que l'enfant de seize ans qui filait de la laine.
 Et dès lors, la fillette entraîna sur ses pas
 Un amant éperdu qu'elle ne voyait pas;
 Et lui fut tout heureux de pouvoir être encore
 L'amoureuse inconnue qui passe, et qu'on ignore!
 Dès qu'il apercevait ses beaux yeux rembrunis,
 Il courait lui chercher des chansons dans les nids:
 Et pouvant apporter toutes les fleurs en gerbes,
 Il allait lui cueillir des papillons dans l'herbe,
 Tous ceux des bois, des champs, des jardins, des bosquets,
 Et quand il avait fait doucement des bouquets
 De rubis palpitants, de nacre, d'or et d'ambre,
 Son souffle brusquement les jetait dans la chambre
 Au temps où se faisait des près la fenaison,
 Allait chercher de quoi parfumer la maison
 Les senteurs de la sauge ou de la marjolaine.

Pour l'enfant de seize ans qui filait de la laine,
 Parfois jusqu'en Provence il allait voyager
 Pour revenir plus lourd de parfum d'oranger...
 Et chacun de ses maux il trouvait un remède.
 Si la nuit était froide, il se faisait plus liège:
 Si l'air était brûlant et le ciel orageux,
 Il rapportait du frais de grands sommets neigeux.
 Quand elle avait un livre, effronté comme un page
 Il soufflait à propos pour lui tourner sa page.
 Puis, quand elle dormait dans son petit dodo,
 Le zéphyr doucement écartait le rideau.
 Il mêlait, pour avoir de son corps quelque chose,
 Son souffle au souffle pur de sa bouche mi-clos;
 Longtemps il contemplait l'harmonieux dessin
 Des petits doigts dormant sur la rondeur du sein.
 Et tout énamouré, pour apaiser ses fièvres,
 Sans qu'elle eût à rougir, la baisait sur les lèvres.
 Hélas! un jour, vêtu d'un somptueux pourpoint,
 Un seigneur arriva, qu'on ne connaissait point;



Il était jeune, et fier : il venait d'Aquitaine
 Pour épouser l'enfant qui filait de la laine.
 La grâce et sa beauté, quelques riches présents,
 Sans peine, eurent raison de ce cœur de seize ans.
 Après de grands saluts et des compliments vagues,
 On parla mariage, on échangea des bagues..
 Si parfumés qu'ils soient, que peuvent les zéphyr
 Contre les cavaliers qui donnent des saphirs,
 Des perles, des colliers!... En souffle de tempête
 Le zéphyr se rua sur le castel en fête!
 Pendant des jours, des nuits, on l'entendit hurler,
 Lécouant les vieux murs pour les faire écrouler!
 Et le jour où l'on fut en cortège à l'église,
 Tout à tour aquilon, bourrasque, orage ou bise,
 Pour qu'on ne jetât pas en chemin par morceaux
 Il effeuilla d'un coup les roses des berceaux!
 Enfin, suprême espoir, pendant le saint office
 Il tenta de sécher le vin dans le calice,
 Et malgré les efforts du vieux, sonneur très
 las

Tota la grosse cloche à ne sonner qu'un glas!
 - - - - -

Le zéphyr entreprit une effroyable ronde
 Pour aller se grossir des tempêtes du monde!
 Oh terrible, fauchant les pays traversés,
 Revint au vieux castel après deux ans passés.
 Il allait l'emporter comme un fétu de paille,
 Quand dans les flancs jógues de la file muraille,
 Plus facile à briser qu'un tout petit rozier,
 Il vit un nouveau-né dans un berceau d'osier.
 Dans les yeux de la mère il lut tant d'espérance,
 Qu'il frémît au penser des possibles souffrance,
 Et vaincu, désarmé par l'amour, triomphant,
 Prendit l'âme en soufflant sur un moulin d'enfant,
 Exhalant à la fois et sa vie et sa haine,
 Au pied de la maman, qui filait de la laine!
 . ————— .



Solange - Qu'est-ce donc que l'amour ?

Jacasse - Poètes et philosophes
 A le dire ont perdu leur sagesse et leurs sottises.
 Pour peindre ses bienfaits, pour raconter ses maux,
 La raison est trop faible et trop pauvre les mots.
 C'est un bien qu'on maudit, c'est un mal qu'on
 adore

C'est un poison mortel... dont on demande encore !
 De la vie ou la mort l'amour est le surnom,
 La vie est dans un « Oui », la mort est dans un
 « Non ».

L'amour, selon qu'on a l'âme triste ou joyeuse
 C'est le soleil obscur ou l'ombre lumineuse !
 C'est la force d'en haut qui fait joindre nos
 mains

Par dessus les grands murs des préjugés humains.
 Aimer, c'est rencontrer sur son chemin un être,
 Qui pour vous dans l'espace et les temps devrait
 naître ;

Un visage ignoré que l'on a reconnu,
 Mystérieusement au rendez-vous venu,
 Qui, lorsqu'on l'a choisi, se moque des armées,
 Des grillages de fer et des portes fermées,
 Qu'on rejoint en dépit des fortunes, des rangs,
 Malgré tout ! malgré tout !... Comprends-tu ?...
Solange Je comprends, !!

Eternelle Bêtise

Parce qu'elle passait un soir,
 Qu'on l'aborda, tremblant d'espoir,
 Et qu'elle dit : « Il faudra voir »,
 On est parti, l'âme ravie ;
 On dit : « C'est l'affaire d'un jour... »
 Puis cela devient de l'amour :
 Finalement on en a pour
 Toute la vie.



Parce qu'elle a de très grands yeux
 Clairs comme deux gouttes des cieux,
 Nous les voyons malicieus,
 Ou pleins de poétiques songes;
 Parce que son regard est doux,
 Compriment notre cœur jaloux,
 Nous acceptons à deux genoux
 Tous ses mensonges.

Parce que sa voix a des sons
 Doux et clairs comme des chansons,
 Pour lui plaire, nous trahissons
 Les secrets que l'on nous confie.
 Parce qu'on aime son baiser
 Et qu'on ne peut plus s'en passer,
 On se sent lentement glisser
 Vers l'infamie.

Parce qu'elle est comme un enfant,
 Que sa faiblesse la défend,
 Elle prend un air triomphant
 Et vous nargue, quand on se fâche;
 Las enfin d'être torturé,
 Quand on lui dit: «Je te tuerais!»
 Parce qu'elle aura bien pleuré,
 On devient lâche.

Parce qu'elle s'envole un soir,
 On se sent pris de désespoir,
 Et pour aller au pays noir
 Par dessus un pont on se jette.
 L'amour, ce sentiment subtil,
 Est très remarquable en ce qu'il
 Distingue l'homme, paraît-il,
 D'une autre bête!

(Chanson Parisienne)

Leon Harrof.



Il Passa...

Il passa ! j'aurais dû sans doute
Ne point paraître en son chemin ;
Mais ma maison est sur sa route,
Et j'avais des fleurs dans la main.

Il parla : j'aurais dû peut-être
Ne point m'enivrer de sa voix ;
Mais l'aube emplissait ma fenêtrée,
Il faisait avril dans les bois.

Il m'aima : j'aurais dû sans doute
N'avoir pas l'amour aussi prompt ;
Mais, hélas ! quand le cœur écoute,
C'est toujours le cœur qui répond.

Il partit : je devrais peut-être
Ne plus l'attendre et le vouloir ;

Mais demain l'avril va paraître,
Et, sans lui, le ciel sera noir.

(H. V.).

Les Voiles Noires.

Alors sur les caps bleus ou sur la rive grise
Pour voir venir au loin le vaisseau de mon rêve,

Vers le golfe où la mer en passant vient saisir
Le temple au fronton d'or qui a bâti mon rêve.

Oh ! si tu vois glisser le long des promontoires
Le vaisseau de mon rêve avec des voiles noires,

Si le sillage est noir, si tout est noir à bord,
La rame noire aussi, c'est que mon rêve est mort.

Ah ! laisse alors mes mains froides du souffle humide
Batta l'air et d'un trait déchirer ton chlamyde.



Et que le vent du large où s'éployaient mes ^{vieux}
 Flagelle en écumanant mon front et mes cheveux !

Que sur son sable aride où rampe la marée,
 Grève toujours brisante et toujours altérée,

Je clame avec la vague et marche avec le flux
 En frappant l'air meurtri de mes deux bras
 tendus !

Hélène Vacaresco.

Le Pacha

Chanson affahomilane.

Je l'aime ! il a le sang des chrétiens sur sa dague,
 Plus fier que l'ouragan qui flagelle la vague,

Il rit dans le combat bagard ;

Il rit d'un rire amer qui tremble sur sa bouche

Et l'éclair de ses yeux est cent fois plus farouche

Que l'éclair bleu de son kandjar.

Je l'aime ! il est plus beau qu'un matin de bataille ;
 Devant lui le ciel plane et la terre bécaille ;

Les rubis aux rayons de feu

Ornent son yatagan si poli qu'une bobine
 En hernail l'échal, et qu'on souleve à peine

Dans le fourreau de velours bleu.

Pourtant tu ne sauras jamais que je l'adore,
 Jeune pacha vainqueur qui reviens à l'aurore

Sur son cheval aux fins naseaux ;

La forêt n'entend pas le murmure du seigle,

La mer n'écoute point gémir la source, et l'aigle

Né sait pas le chant des oiseaux.

Hélène Vacaresco.

Chant de Guerre.

Le vent gémît, le vent apporte
L'immense rumeur des combats!

Vois passer la noire cohorte,
Le sol braille sous ses pas.
L'air est rouge, les cieux livides,
Sous le vol des corbeaux avides,
Venus là pour ronger les morts;
Et dans l'ardente chevauchée,
Ainsi qu'une moisson fauchée,
Tombent les braves et les forts!

Faut-il que pour eux seuls la gloire,
Passe prisonnier c'étendard?

De leur radieuse victoire,
Ne venas-tu pas aussi ta part?
Ah! sois jaloux de leur extase!
Après le coup qui les écrase,
Le cœur de triomphe rempli,

Ils tombent tous sans que rien souille
Leur armure qui craint la rouille,
Leur nom qui redoute l'oubli!

Lais-leur que vos pieds l'ont foulée,
La terre où dorment les aïeux,
Et que le bruit de la mêlée
A troublé leur sommeil pieux?
Et songeant aux vieilles alarmes,
Ils sont accablés sur leurs armes,
Pour voir d'autres lauriers fleurir,
Pour voir, de leurs demeures sombres,
Si l'on songe à leurs grandes ombres,
Et si comme eux l'on sait mourir!

Helène Vacaresco.



L'Homme trompe et la Femme ment.

L'homme trompe et la femme ment.
L'enfant dissimule; le maître
Est féroce et l'esclave est traître;
La bête est lâche simplement.

La fleur est souvent vénéneuse;
La pierre est un outil de mort;
La griffe écorche, la dent mord,
La brise est une empoisonneuse.

Tout être se trahit, méchant,
Parmi de plus méchants encore.
— Que font ces choses à l'aurore,
Et qu'importe, au soleil couchant!

(Les Baisers perdus)

Louis Marsolleau

Le Coffret.

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre
Et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir pensive!

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a ouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées!
Hélas! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque dont front vers le tombeau
se penche,



O mère, quand viendra l'inévitable jour
 Où j'irai dans la boîte enfermer à mon
 tour
 Un peu de tes cheveux, que la mèche soit
 blanche!...

(Les Tristesses) Georges Rodenbach.

Un Vieux Lapin

Ce vieux, poilu comme un lapin,
 Qui s'en va mentiant son pair,
 Clopin-clopant, clopant-clopin.

Où va-t-il? D'où vient-il? Qu'importe!
 Suivant le hasard qui l'emporte
 Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
 Sur son bâton de cornouiller
 Il fait plus de pas qu'un roulier.

Il devore en riant les lianes
 Sur les routes à longues queues
 Qui vont vers les collines bleues,

Là-bas, là-bas, dans le lointain,
 Qui recule chaque matin
 Et qui le soir n'est pas atteint.

Il semble sans batte ni brise
 Poursuivre un impossible rêve
 Toujours, toujours, tant qu'il en rêve.

Alors, sur le bord du chemin,
 Affant, sans qu'on lui presse la main,
 Cet affame de lendemain.

Étendu sur le dos dans l'herbe,
 Il regarde le ciel superbe
 Avec ses étoiles en gerbe.



Ah! là-haut c'est peut-être là
Que son espérance caïla.
Le but qui toujours recula!

Ah! là-haut c'est peut-être l'arche
Vers laquelle ce patriarche
Guidait son éternelle marche!

Quand le dimanche il défilait
Sous un portail son chapelot,
C'est là-haut que son cœur allait!

Là-haut, c'est la terre promise!
Là-haut, pour les gueux sans chemise
Le lit est fait, la table est mise!

Et sans doute ce vagabond
Va s'envoler là-haut d'un bond,
Et ce moment lui semble bon!

Où bien! non. Tordu comme un saule,
Ce prisonnier vient à sa geôle.
Il ne veut pas mourir, le drôle!

Il lutte, il hurle comme un fol.
Cambre ses reins, tourne son col,
Et de ses baisers mord le sol.

Il n'a point de céleste envie,
Et dans sa soif inassouvie
Il veut boire encore à la vie.

Sur ce lit de mort sans chevet
Il se rappelle qu'il avait
De bons moments quand il vivait,

Que dans son enfance première
Il dormait chez une fermière
Près de l'âtre de la chaumière.



Que plus tard dans les vers antiers
Il a passé des jours entiers
à déflurer les églantiers,

Qu'en mois de mars, mois des pervenches,
Il a souvent pris par les hanches
De belles filles aux chairs blanches,

Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin,

Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais, si doux quand il passe,
Et la bonne soupe bien grasse,

Et qu'il avait beau voyager,
Lui l'inconnu, lui l'étranger,
Chacun lui donnait à manger,

Et que les gens sont charitables
D'ouvrir au pauvre leurs étables,
De lui faire place à leurs tables,

Et que nulle part, même aux cieus,
Les misérables ne sont mieux
Que sur terre; et le pauvre vieus.

Voudrait voir la prochaine aurore
Et ne pas s'en aller encore
Vers l'autre monde qu'il ignore;

Et la vie est un si grand bien,
Que ce vicillard, ce gueux, ce chien,
Roguette tout, lui qui n'est rien!

(La Chanson des

Gueux.)

Jean Pichopin



Les Livres et le Secret.

Envoi

Je suis pareil à cet enfant
Qui laisse seul, dans sa débile
Fid une lettre et, comme adresse,
Mise simplement: Paris, ...maman...

De ceux qui m'aimeraient, peut-être,
Mais aussi je suis seul très loin;
Au hasard, j'ai jeté ma lettre...
Que les hommes en prennent soin!

Pour des idées charmantes et tendres,
Dont j'ignore même le nom,
J'ai fait ces petites chansons...
Puisse une femme les comprendre!

J'ai transcrit là sincèrement
Mon cœur ingrat et peu fidèle...

Charmant, Paris ... écrit l'enfant...

Mais la lettre arrivera-t-elle?...

{Marianne Magre}

Les effilées Lettres.

Oh! ne déchire pas les lettres de la mère:
Elles sont les meilleurs, en somme, de la vie,
Ce qui ne périra pas pour toi sur cette terre,
Le cœur d'une maîtresse et le cœur d'une amie.

« Mon cher enfant! mon cher enfant! se disent-elles,
Comme j'ai peur pour toi de ces nuits de Paris! »
C'est comme un bruit de source, et c'est comme
un bruit d'ailes;
Ce sont des yeux en pleurs sous de chers
craquelés gris.

Je le croyais naïvement
Endormie au fond de ton âme,
Comme la Belle au bois dormant.

Et je me disais que, sans doute
Je te réveillerais, un jour,
Neuve comme autrefois et toute
Possédée à mon amour....

Mais c'est en vain que je t'apporte
L'espoir d'un suprême printemps:
La Belle au bois dormant est morte,
Elle avait dormi trop longtemps.

André Rivoire

Questions.

Y a-t-il des saisons pour l'âme
Comme pour les feuilles et les femmes?
— Sans doute, mon enfant, mon enfant.

Y a-t-il des oublis pour le cœur
Après la fièvre des rancunes?
— Dieu le permet, mon enfant mon enfant.

Y a-t-il des partons pour les amours
Qui imploreraient un retour?
— Le caprice y consent parfois, mon enfant.

Mais y a-t-il des heures où l'on se voie
Toi-même en état de joie?
— Jamais, jamais, mon enfant, mon
enfant.

Camille Maclair

Le Mauvais Soir.

La nuit se fait serene, et douce
Et tendre comme mon serment;
Mes larmes tombent lentement
Sur cette main qui me repousse;

La nuit se fait douce et serene...
Une étoile est au fond des cieux;
Puisse-tu lire dans mes yeux
L'amour que la froideur repousse;

La nuit se fait douce et serene
Et ma voix s'implore, tout bas.
Par pitié, ne m'écarte pas
De ton geste orgueilleux, de ta reine.

La nuit se fait serene, et douce,
La lune luit sur le chemin;
Mes larmes tombent sur la main,
La main chère qui me repousse.
Henri de Pagnier.

Réponse

De Cyrano au Poebrock. De
Donquichottisme que lui font ses
amis.

Et que faudrait-il faire?...
Chercher un protecteur puissant, prendre un
patron,
Et comme un lièvre obscur qui circonviert
un tronc
Et s'en fait un duc en lui liçant
l'écorce.
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force.
Non, merci. D'édier, comme tous ils le font,

Des vers aux finances? se changer en bouffon
 Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
 Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas timide?
 Non merci! Dîner, chaque jour, d'un crapaud?
 Avoir un verbe usé par la marche? une peau
 Qui plus vite à l'endroit des genoux devient
 sale?

Exercer des tours de souplesse torsade?...
 Non merci! D'une main flatter la cheville au cou
 Cependant que, de l'autre, on arrose le chou,
 Et donner de sérénité par l'air de rhubarbe,
 Avoir son encensoir, toujours, dans quelque
 barbe?

Non merci! Le pousser de giron en giron,
 Devenir un petit grand homme dans un rond,
 Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,
 Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames?
 Non merci! Chez le bon éditeur de Leroy
 Faire éditer ses vers en payant? Non merci!

L'aller faire nommer pape par les conciles
 Que dans des cabarets s'ennuient des imbéciles?
 Non, merci! Travailler à se construire un nom
 Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres?

Non,
 Offrir! Ne découvrir du talent qu'aux mazelles?
 Être terrorisé par de vagues gazettes,
 Et se dire sans cesse: «Oh! pourvu que je sois
 Dans les petits papiers du chercure François?»
 Non merci! Calculer, avoir peur, être blême,
 Préférer faire une visite qu'un poème,
 Poétiser des placets, se faire prier?
 Non, merci! non, merci! non merci! Offrir...
 chanter.

Pêcher, rire, passer, être seul, être libre
 Avoir l'œil qui regarde bien la vois qui vibre,
 Offrir, quand il vous plaît, son jouet de bavard,
 Pour un oui, pour un non, se battre, — ou faire
 un vers!

Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
 Et tel voyage, auquel on pense, dans la lune!
 N'écrire jamais rien qui de soi ne sorte,
 Et modeste, d'ailleurs, se dire : « c'est son petit,
 Lors satisfait des fleurs, des fruits, même de
 feuilles,

Si c'est dans son jardin à lui que tu les
 cueilles! »

Puis, s'il advient d'un peu triompher, pas
 hasard,
 Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
 Vis à vis de soi-même en garder le mérite,
 Bref, dédaignant d'être le lièvre parasite,
 Lors même qu'on n'est pas le chène ou le
 tilleul,

Ne pas monter bien haut, peut-être mais...
 ... tout seul!

Edmond Rostand.

La Grenouille

En ramassant un fruit dans l'herbe qu'elle
 fouille,

Chloris vient d'entrevoir la petite grenouille,
 Qui peureuse, et craignant justement sur son
 sort,

Dans l'ombre se tîend soudain comme un
 record,

Et, rapide, écartant et rapprochant les pattes,
 Laité dans les fraisiers, et, parmi les tomates,
 Le hâte vers la mare où, flânant le danger,
 Les soeurs, l'une après l'autre, à la brêle ont plongé.
 Dix fois déjà Chloris, à la chasse animée,
 L'a prise sous sa main brusquement
 refermée;

Châti, plus adroite qu'elle, et plus prompte, dix
 fois

La petite grenouille a glissé dans les doigts.
 Chloris la tient enfin; Chloris chante victoire!

Chloris aux yeux d'azur de sa mère est la gloire,
 La beauté rit au ciel; sous son large chapeau
 Ses cheveux blonds coulant comme un double ruisseau
 Couvrent d'un voile d'or les roses de sa joue;
 Et le plus clair sourire à ses lèvres se joue.
 Curieuse, elle observe et n'est point sans emoi
 Et l'étrange contact du corps vivant et froid.
 La petite grenouille, en semblant la regarder
 Et Chloris, dont la main lentement se hasarde,
 A l'instinct de sentir, affolée par la peur,
 Le fort entre ses doigts battre le petit cœur.
Albert Samain

Élégie

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
 Et que, pâle au balcon, de ton calme visage

Le signe essentiel hors du temps se dégage,
 Ce qui s'adore en moi s'inscrit profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes,
 La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
 Déserte, se recule en un vague lointain,
 Et prend cette douceur des anciennes lampes.

Graves, nous nous taisons. Un mal semble parfois,
 Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
 Le ciel se décolore, et c'est un charme unique,
 Cette fuite du temps, il semble entre nos doigts.

Je redeviens ainsi des heures, des années,
 Sans éprouver jamais la douceur de revivre
 Ta tête aux lourds cheveux sur moi
 S'appesantissant,
 Comme morte parmi les lumières fanées.



C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La balade au bord du fruit, le repos dans les roses;
Et par de longs fils d'or nos coeurs liés aux choses
Sous l'invisible, arches vibrant d'un long glissement.

- Oh! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir, comme un parfum séché
(4) ~~Conserve~~ notre cœur, seul, le soir, sur les routes.
(5) Quand nous serons plus tard las d'avoir trop
marché.

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir
Les lignes, les couleurs, les sons, deviennent
vagues.

Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Où sœur, n'entends-tu pas quelque chose
mourir!...

Effleure sur mon front tes mains fraîches
comme une eau pure,
Effleure sur mes yeux tes mains douces comme des
fleurs.

Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs,
Soit comme un lys fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous;
Et tout ce que la terre a de soupis qui mentent,
Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
Tes yeux levés au ciel si brisés et si doux.

Albert Samain

Idéal

Pour la ville de fer et de pierre massive,
Et l'aurore, le chœur des beaux adolescents
S'en est allé, pieds nus, dans l'herbe humide
et vive,
Le cœur pur, la chair vierge et les yeux
innocents.

Toute une aube en frissons se lève dans leurs âmes.
Ils vont rêvant de chers dorés, d'arc triomphaux,



De chevaux emportant leur gloire dans les flammes
Et d'empires conquis sous des soleils nouveaux !

Leur pensée est pareille aux feuillages du saule
Et toute houle agitée d'un murmure incertain ;
Et leur main fièrement rejetée sur l'épaule
Leur beau manteau qui claque aux souffles
Du matin.

En eux couve le feu qui détruit et qui crée ;
Et, croquant aux clairs qui renversaient les tours,
Ils vont remplir l'amphore à la source sacrée
D'où sort, large et profond, le fleuve ancien des
Albert Lamain jours.

La Lyre d'Orphée

Quand Orphée eut perdu sa maîtresse à jamais,
Il fit : « Je chanterai, pour épuiser ma peine,
Un thème harmonieux sur celle que j'aimais ! »

Fugant l'Ébre fatal et sa rive inhumaine,
Qu'il soit sombre, ou parfois sonne un rugissement,
Il promenait les chants de la Lyre d'Ébène.

« Mais il sentait la plainte inégale au tourment.
Il cria : « L'effort est vain et ne saurait tout dire.
L'air qui vibre n'est rien et la chose nous ment. »

Il arracha d'un coup les trois fils de la Lyre,
Et tandis qu'un suprême et déchirant accord
Bélate, et dans le bois mélancolique expire ! »

Il se coucha sur l'herbe et soupira la mort.

« Était-ce une Déesse ? était-ce un Dieu ? Ogysse ?
Une femme ébène, un clair fantôme bleu,
On ne sait d'où venu descendit sur la terre. »



Il abattit son vol auprès du demi-dieu
Et, déployant sur lui ses ailes blanchissantes,
Ouvrit le sein d'Orphée avec son doigt de feu.

Il frotta pour remplacer les trois cordes absentes
Il lui tira du cœur trois fibres, — et soudain
Sur luth silencieux les fibres frémissantes.

Percutant le poète, il lui mit à la main
La merveilleuse Lyre aux fils rouges et liides
Et dit : « Joue à présent, marche, et va ton chemin ! »

À sa voix se leva le prince des fées,
Et son luth animé, plein de souffles ardents,
Se douloureusement vibra sous ses doigts raides.

Sur les signes rayés et les lions grondants
Le suivaient, attendris, et lui faisaient cortège,
Doux, avec des lambeaux de chair entre les
Dents.

Cœur monstrueux conduit par un divin Chœur !
Les grands pins, pour mieux voir l'échange défilé,
En cadence inclinaient leurs fronts chargés de
neige.

Les gouttes de son sang sur le luth étoilé
Brillaient. Charmant sa peine au son des notes lentes,
L'opéa fils du ciel se sentait consolé :

Car tout son cœur chantait dans les cordes
sanguinolentes.

Jules Demaire.

La effouette.

^I
L'eau ripète.

Le ciel mal,

Calme plat,

Effet muette.

^{II}
La mouette.

Qui s'écab

Sur le mât,

Le complète.



Somnolant Un accent
 D'un vol tend Circonflexe
 Et perplexe. En passant.
Julius Lemaitre.

Le Secret.

Prends garde. Si tu veux parler à ma bien-aimée
 Ne lui demande pas le secret de ses pleurs,
 Ni pourquoi son regard se détourne et s'abaisse,
 Et se fixe longtemps sur le pavé sans fleurs.

II

Pour distraire son mal, sa peine et son silence
 N'évoque de l'oubli l'écriture et glacé
 Nul fantôme d'amour, d'orgueil ou d'espérance
 Dont le visage obscur soit l'ombre du passé.

III

Parle-lui du soleil, des arbres, des fontaines,
 De la mer lumineuse, et du bois sombre
 D'où monte dans le ciel la lune souterraine

Et de tout ce qu'on voit quand on ouvre les yeux.

Dis-lui que le printemps porte toujours des roses
 En lui prenant les mains doucement, et tout bas,
 Car la forme, l'odeur et la beauté des choses
 Sont le seul souvenir dont on ne souffle pas.

Henri de Poitiers.

La Vie.

Il faut admettre tout pour s'exalter soi-même.
 Être dressé plus haut que ceux qui ont vécu
 De coupable souffrance et de desirs vaincus.
 L'épée réelle, formidable et suprême
 Distille une assés rouge et tonique liqueur
 Pour s'en griser la tête et s'en brûler le cœur.
 Oclair et pur fronton d'où l'on chasse l'ivraie!
 Flamme nette, choisie entre mille flambeaux,
 D'un ligendaire éclat, mais d'un prestige faux!
 Dites, marquez son pas dans l'existence vraie,

Par un chemin ardu vers un lointain accueil
Et ayant d'autre arme au front que son lucide
seguil!

Effarcher dans sa fierté et dans sa confiance,
Droit à l'obstacle avec l'espoir très entêté
De le réduire, à coups précis de volonté,
D'intelligence prompte ou d'ample patience
Et de sentir croître et grandir le sentiment
D'être de jour en jour, plus fort superbement.
Estimer avec ferveur soi-même en tous les autres
Qui s'écablent de même en de mêmes combats
Vers le même avenir dont on entend le pas;
Estimer leur cœur et leur cerveau pareils aux
vôtres.

Parce qu'ils ont souffert en des jours noirs et froids
Même angoisse, même affre et même deuil que vous.
Et s'enivrer si fort de l'humaine bataille
- Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts
Ou des groupements d'or des étoiles là-haut -

Où on vit en tout ce qui agit, lutte ou besaille
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,
L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.

Emile Verhaeren

L'Immortalité De L'Âme.

Oui, Platon, tu dis vrai: notre âme est im-
mortelle,

C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et si d'oïe viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant,
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de moi sans je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin de corps, dans la fange arrêta,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant et terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Où suis-je? où suis-je? où vais-je? et où suis-je?
Dans quel climat nouveau, dans quel monde ignoré.

Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Qui sera cet esprit, qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous, abîmes ténébreuses ?
 Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être
 heureux.

Il en est un sans doute, celui qui son ouvrage
 Lui-même au cœur du juste il empreint
 son image.

Il doit venger sa cause et punir les pervers.
 Mais comment ? dans quel temps ? et dans
 quel univers ?

Sei la vertu pleure et l'audace l'opprime,
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine et tout y suit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hélas ! nous de sortir d'une prison féroce,
 Je te verrai sans ombre, ô Vérité, cileste !
 Tu te caches de nous, dans nos jours de sommeil.
 Cette vie est un songe et la mort un
 réveil.

Voltaire

Vert - Vert.

Dans maint auteur de science profonde
 J'ai lu qui on perd à trop savoir le monde.
 Très-rarement on en devient meilleur ;
 Un sort arant ne conduit qu'à l'erreur.
 Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lars,
 Et conserver paisibles casaniers,
 Notre vertu dans nos propres foyers,
 Que parcourir bords lointains et barbares,
 Sans quoi le cœur, victime des dangers,
 Revient chargé de vices étrangers.
 L'affreux destin du héros que je chante
 En éternise une preuve touchante.
 Tous les échos des parloirs de Névers
 Si l'on en doute, attesteront mes vers.

A Névers donc, chez les Visibandines,
 Vivait naguère un perroquet fameux,
 A qui son art et son cœur généreux



Les vertus même et ses grâces badines,
 Auraient dû faire un sort moins rigoureux
 Si les bons cœurs étaient toujours heureux
 Tôt-tôt (c'était le nom du personnage)
 Transplanté là de l'indien rivage,
 Fût, jeune encor, ne sachant rien de rien,
 Au suédois cloître enfermé pour son bien.
 Il était beau, brillant, bête et volage,
 Amable et franc, comme on l'est au bel âge
 Et tendre et vif, mais encore innocent;
 Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
 Par son caquet digne d'être au couvent...

Il était chez à la suite la maison.
 N'étant encore dans l'âge de raison,
 Libre, il pouvait et tout dire et tout faire,
 Il était sûr de charmer et de plaire.
 Des bonnes sœurs égayaient les travaux
 Il becquetait et guimpes et bandeaux.

Il n'était point d'agréable partie
 S'il n'y venait briller, caracoler,
 Papillonner, siffler, rossignoler;
 Il badinait, mais avec modestie,
 Avec cet air timide et tout prudent
 Qu'une novice a, même en badinant.
 Par plusieurs fois interrogé sans cesse,
 Il répondait à tout avec justesse;
 Tel autrefois Citar en même temps
 Disait à quatre en styles différents.

Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
 L'ami cher mangeait au réfectoire.
 Là, tout s'offrait à ses friands dévots;
 Qu'il qu'encair pour ses menus plaisirs,
 Pour occuper son ventre infatigable.
 Pendant le temps qu'il passait hors de table,
 Mille borbonds, mille esquises douces,
 Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.



Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Vislandines;
L'heureux Verd-Vert l'éprouvait chaque jour.

Plus misonne qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire,
Les jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dodoir il couchait d'ordinaire.
Là, de cellule il avait à choisir.
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!

Jean Gresset.

L'âne.

Instruit par un lordaude, conduit par le bâton,
La pauvre est un bêt, son regal un charbon.
Pour lui effars n'ouvre point sa glorieuse école.
Il n'est point conquérant, mais il est agricole.
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paie, en les servant avec persévérance,
Chez ses jalous ingrats sa triste vénération.
Son service gelé n'est jamais suspendu.
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu.
Entre ses deux paniers, de pesanteurs égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve fuyable,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Lourant à jeun lui-même, alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une charce heureuse,
Il sert de bicephale à la beauté peureuse.
Et sa compagne, enfin va dans chaque cité
Porter aux saints flétris les fleurs de la santé!

Il marche sans broncher au bord du précipice.
 Reconnaît son chemin, son maître et son
 hospice.
 De tous ses serviteurs c'est le moins exigeant.
 Il naît, vieillit et meurt sous le chaume
 indigent.
 Aux injustes rigueurs, dont sa fierté s'indigne
 Son malheur patient noblement sa résigne.

Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
 De sa rauque allégresse importune, les bois
 Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille
 Que le châtimement seul en marchant le réveille
 Qu'il soit haï, méprisé, revêché et désoisissant.
 A force de malheurs l'âme est intéressante.
 Aussi le préjugé vainement le maltraite.
 En dépit de l'orgueil il aura son pitié
 Homère, qui chante tout de héros divers
 Au près du grand Ajax, le place dans ses vers.
 Jacques Delille.

Le Léproux

Jeune femme, couchez au fond de cet asile
 Un autre infortuné, qu'un mal hideux exile.
 Couffe, s'enferme, et meurt. Hier. Demain,
 toujours.

L'affreux Tégoué de viore empoisonne ses joues.
 On n'accorde à sa soif que l'étang solitaire,
 Car le ruisseau qui roule inconnu tant les bois;
 Autour de ce vivant on isole la terre,
 Et l'on conjure l'air infecté de sa voix.
 La voix sourde et brisée est une plainte
 aride;

Le regard fait fuir qui l'ose rencontrer.
 Mais la pitié, ma fille, est un ange en dépit.
 Au malheur qui se cache elle veut se montrer.
 Sous des lambeaux sanglants il voile la colère.
 Du fléau destructeur qui ravage son front,
 Allez y contempler le châtimement sévère,
 Dont l'homme en son orgueil subit le long
 affront.



A son livide aspect la même inquiétude.
 Dans la foule pour lui creuse la solitude;
 Courbé sous l'anathème, il elle en soupirant.
 Le plus beau jour s'éteint sur son oeil expirant.
 Quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre;
 Il cherche sur le sable un ravin et vain

sommeil.

Son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil.
 Son nom est le lépreux... C'est notre frère encore
 Je l'ai nommé mon frère et j'ai touché sa main.
 J'en promise à sa honte une céleste gloire.
 L'infortune a besoin d'écouter et de croire!
 Il voit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
 Ohez l'homme qu'il effraye, il n'a plus de patrie;
 Il en pressent une autre, il s'y prépare, il prie;
 Dans son jardin d'exil il cultive des fleurs.
 Elles daignent, dit-il, éclore sous ses pleurs.
 Son souffle ne ternit leurs parfums ni leurs
 charmes.

Pour ce frère désor portez-lui quelques larmes;
 Allé! une voix triste est chère aux malheureux!
 Elle est de leur tristesse un écho douloureux.
 La pieuse corbeille à vos mains est offerte;
 Elle brille à sa porte. Il la laisse entre ouverte,
 Dans l'ardente espérance, il m'a dit un jour,
 Que quelque enfant naïf, au seuil de son séjour,
 Attire par l'éclat de ces fleurs solitaires,
 Croisant lui dérober ses présents volontaires,
 Du silence éternel qui règne autour de lui
 Par quelques sous-futifs rompra l'affreux

ennui!

M^{me} Desbordes-Valmore.

Les Boeufs.

J'ai deux grands boeufs dans mon étable,
 Deux grands boeufs blancs marqués de roux;
 La charrie est en bois d'érable,

L'aiguillon en branche de pous,
 C'est par leur sein qu'on voit la plaine
 Verte l'hiver, jaunes l'été;
 Ils gagnent dans une semaine
 Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
 J'aimerais mieux me pendre;
 J'aime Jeanne ma femme; eh bien, j'aimerais
 mieux
 La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
 Creuser profond et tracer droit,
 Bravant la pluie et les tempêtes?
 Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
 Lorsque je fais halte pour boire,
 Un braillard sort de leur nascaux,
 Et je vois sur leurs cornes noires

Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
 Ils sont doux comme des moutons;
 Tous les ans, on vient de la ville
 Les marchander dans nos cantons,
 Pour les mener aux Tuileries,
 Au effardi gras, devant le Roi,
 Et puis les vendre aux boucheries;
 Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre, etc.

Quand notre fille sera grande,

Si le fils de notre régent

En mariage la demande,

Je lui promets tout mon argent;



Chais, si pour dad il veut qu'on donne
Les grands boeufs blancs marqués de roux,
C'est la fille, laissons la couronne
Et ramenons les boeufs chez nous.

S'il me fallait les vendre
J'aimerais mieux me pendre; etc.
Pierre Dupont.

La Lettre

La lettre qui m'arrive est de noir enroulée.
Elle annonce la mort, et j'hésite à l'ouvrir.
Mon âme n'est jamais tranquille et rassurée
A cette voix qui dit: « Quelqu'un vient de
mourir! »

Ami, vieillard, enfant, fille ou femme adorée
Quel est le corps glacé qu'un marbre va
couvrir?

Sous quel toit la Douleur est-elle encore entrée?
Qui va porter le Deuil, et quels coeurs vont souffrir?

Je Devrais le savoir! mais l'heure est trop remplie
Des Délais en Délais, l'âme en soi se replie.
On remettait hier, on oublie aujourd'hui.

A l'ami de vingt ans on gomme un sourire,
Et la lettre de mort, un matin, vient vous dire:
« Vous ne le verrez plus jamais!... Priez pour lui! »

Eugène Chancel.

Le Cygne

Sans bruit vers le miroir des lacs profonds
Et calmes
Le cygne chasse l'onde de ses larges
palmes
Et glisse. Le Turb de ses flancs est pareil.

À des neiges d'avril qui couvrent au soleil
 Châle ferme et d'un blanc mat vibrant sous
 le zéphire.

La grande aile l'entraîne aisé qu'un vent
 navire.

Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
 Le plonge, le promène allongé sur les eaux.

Le coube, gracieux comme un profil d'acanthe,
 Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.

Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix
 Il serpente, et, laissant les herbages épais

Traine derrière lui comme une chevelure,

Il va d'une hardiesse et languissante allure.

La grotte où le poëte ^{qu'il} ~~accoutumait~~ se ~~absent~~ absent,

Et la source qui fleurit, une éternelle ^{ne} ~~habitant~~ ~~habitant~~

Qui plaisent: il y rôt, une feuille de saule

En science tombée effleure son épaule.

Tantôt il pousse au large, du côté de l'azur,

Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,

La place éblouissante où le soleil se mire.

Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,

À l'heure où toute forme est un spectacle confus,

Où l'horizon baigné rayé d'un long trait rouge

Abandonne pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,

Que les rainettes font dans l'air sauter leur bruit,

Et que la luciole au clair de lune luit,

L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui

se reflète

La splendeur d'une nuit lactée et violette

Comme un vase d'argent parmi des diamants

Doit, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

Lully, Pradkornme.



Le Défilé.

Dans le faubourg planté d'arbustes rabougris
Qui le pâle charbon pousse aux bas des murs gris,
Sur le trottoir pavé que limitent les bornes,
Lentement, en grand deuil sous deux, tristes et
mornes,

Et vers le couchant d'or d'un juillet éblouissant
Vont ensemble, une mère et son petit enfant.
La mère est jeune, encore; elle est pauvre, elle
est veuve.

Résignée, et pourtant droite encore sous l'épreuve,
Elle songe sans doute au sombre lendemain;
Et le petit garçon qu'elle tient par la main
A déjà dans ses yeux agrandie par les larmes
L'air grave des enfants qui s'étonnent trop jeunes.

Ils marchent, regardant le coucher du soleil.
Mais voici que parmi le triomphe vermeil,

Des nuages de pourpre aux franges d'écarlate,
Là-bas, soudaine et fière, une fanfare éclate;
Et, poussant devant eux clairons et timbaliers,
Apparaissent au loin les premiers cavaliers
D'un pompeux régiment qui vient de la parade;
Des escadrons? mais c'est comme une mascarade.
Les enfants et le peuple, hélas! enfant aussi,
L'arrêtent en chemin pour les voir. Ils eux en
sont très-beaux; et le fils de la veuve regarde;
Lui qui vit dans les murs froids d'une
mansarde,

Il n'a jamais rien vu de tel; il est hagard.
Et sa mère lui dit; bénissant ce hasard
Et disant, elle aussi, de ses rêves antiques:

« Restons là. Nous verrons passer les militaires! »

Ils s'arrêtent sous deux: et le beau régiment,
Lourd et pesant d'orgueil, défile fièrement

Ce sont des cuirassiers; il vont, musique en tête,
Répandant à l'entour comme un bruit de
tempête;

Les casques sont polis ainsi que des miroirs;
Les sabres sont dressés. Tous les chevaux sont
noirs;

Ils ont la flamme aux yeux et le sang ^{aux} narines.
Les cuirasses d'acier, qui bombent les poitrines,
Tellent, à chaque pas, ~~des~~ éclats aveuglants;
Et les lourds escadrons, impassibles et lents,
Se succèdent au pas, allant de gauche à
droite.

Avec leurs officiers dont la distance est brève,
Si bien que le passant, sur la route arrêté,
Pendant qu'il peut voir s'éloigner, d'un côté
Des croupes de chevaux et des dos de cuirassiers
Voit de l'autre, marchant de tout près sur
leurs braves
L'avancer, alignés comme par deux niveaux,

Des casques de soldats et des ponts de chevaux.
Et ce spectacle est plus sublime, et plus farouche
Dans la rouge splendeur du soleil qui se couche.

Mais, l'œil soudain ébloui des cas et des aciers
L'enfant cherche surtout à voir ces officiers
Qui brandissant, bouclés à tenir sur la selle,
Leur sabre, dont la lame au soleil étincelle,
Et sont gantés de blanc ainsi que pour le bal,
Et commandent, dandis que leur fougueux cheval,
Se rappelant sans doute une ancienne victoire,
Secoue avec orgueil son mors dans sa mâchoire.

Et plus que tous ceux-là l'enfant admire encor
Le plus jeune, qui n'a qu'une aiguille d'or
Et marche dans les rangs ainsi qu'une reine
Mais qui semble toujours à la foule accourue
Le plus brave, le plus superbe et le plus beau
Car il porte les plus somptueux du Tropeau.

Le régiment défile, et l'enfant s'extasia.
 Craintif, et se tenant, à la jupe, saisi
 De sa mère il admire, avide et stupéfait,
 Et semble. Tout à coup elle-ci, qui rêvait,
 Le regarde, et soudain elle devient peureuse.
 La pauvre femme, qui naguère était heureuse
 Que pour son fils ce beau régiment parât,
 Craint maintenant qu'il veuille un jour être soldat;
 Et même, bien avant que ce soupçon s'achève,
 Son esprit a conçu l'épouvantable rêve
 D'un noir champ de bataille où dans les blés
 versés,

Tout la lune sinistre on voit quelques blessés
 Qui mouillés par le sang et la rosée amère
 Se traînent, sur leurs mains en appelant leur mère,
 Puis qui s'accouchent, puis qui retombent enfin;
 Et seuls debout alors, des chevaux ayant faim
 Qui, baissant vers le sol leurs longs museaux aérés,
 Broutent le gazon noir entre les morts livides!

Elle entraîne son fils: elle a le cœur glacé.
 Et bien que le brillant régiment soit passé
 Et qu'au coin du faubourg toute l'arrière-garde,
 L'enfant se plaint tout bas, et résiste, et regarde,
 Son rêve qui s'envuit, espérant voir encore
 Là-bas, dans la poussière, une étincelle d'or,
 Et détestant, déjà les amis et les mères
 Qui nous loient loin des dangers et des chimères.
François Coppée.

Le Tourboire

(gare aux oreilles pudiques.)

Hier au soir, un gros rentier
 Le trouvait place de la Bourse,
 Il était loin de son quartier
 Bref! il prend un fauve, à la course.



Un sapin stoppe, et le rentier
 Lève le pied, souffle et se bécote,
 Mais par l'effort, c'est singulier
 Il lâche un vrai feu d'artifice.

C'était l'âme d'un baricot,
 Qui s'envolait, comme un tonnerre
 Au bruit, le cheval fit un saut
 Et faillit se jeter par terre.

Et le cocher, tout stupéfait
 Ferma le nez, ouvrit la bouche
 Puis s'écria: Non d'un navel!
 Qu'elle est la bouteille qui s'débouche?

Ab! mine! bourgeois c'que c'est ronflant
 Lâchez-en six du même calibre,
 J'suis mélomane, j'aime le talent
 Chacun son goût, chacun est libre!

Lâchez-en six, j'vous mène à l'œil
 - Bien! Dit le rentier fort tranquille:
 Il restait près du pont d'Auteuil
 Et voilà le fiacre qui file.

La voiture atteint la maison
 Le client descend de voiture
 Et puis, sans beaucoup de façon
 Il se souvre et paye en nature.

Un, deux, trois, quatre, ah! quel tonner!
 Bing, c'est profond comme une basse
 Puis le dernier, d'une voix d'or,
 Suivit les autres plein de grâce.

Et le bourgeois, frais et content
 Marcha lentement vers sa porte ...
 En payant ses dettes comptant,
 On a toujours l'âme plus forte.



Le cocher nullement aigri,
Pensait: «Horbleu! c'est magnifique,
C'est vrai, j'ai perdu mon pari
Mais on m'a fait de la musique.

En ce moment, devant chez lui
Le bourgeois tout à coup s'arrête
Puis il s'écrie: Ah! quel ennui!
Où Diab!e avais-je donc la tête?

Cocher s'il vous plaît, pardonnez,
J'oubliais, vous pouvez me croire!
Il lui lâche un septième an nez
Et dit: Voilà votre paraître.

H. Dossay.

Le **R** de Catherine ^{O'bony s'est qui mal}
L'autre matin, après l'exercice,
Le colonel fit envoyer
Chercher le fusilier Narcisse
Et lui dit d'un air singulier:
«Parait qu'hier dans la soirée
Des témoins vous ont entendu
Vous auriez dit sans simagie
Au sergent que c'était un **R**».

- Permettez! qu'Narcisse récrimine;
Mon colonel, voilà c'que c'est:
L'sergent m'a demandé si Catherine
Ça prend un **R** ou bien un **C**.
Et pour qu'il puisse activer une lettre
Qu'il écrivait, dam! moi, j'ai cru
Qu'étant instruit j'aurais pu permettre
D lui répondre que c'était un **R**.



Après avoir ri de sa mine
 Le colonel, écarté frotte
 Lui répond: Lach' que l'nom d' Catherine
 Doit toujours s'écrire par un C.
 Et puisque, du vint neophyte
 D' donner un conseil incongru
 A son sergent, va l' bouter d' suite
 Et dépêch' lui d' lui gratter l' R.

Narrisse se bécotant de banquette
 Au sergent cet ordre presse
 Lui dit: Faut effacer l' autre lettre
 Et la remplacer par un C.
 Avec son p'tit couteau d' cuisine
 Tous deux lâchèrent d'en venir à bout,
 Mais ils grattèrent tout l' R de Catherine
 Qu'ils finirent par y faire un trou.
 Créé par Plébins.

Le Retour

De te revois, Maison de ma Tristesse! Oïe
 L'an qui passe rapide, entre nous deux, Maison,
 M'apporta dans son vol, du fond de l'horizon,
 Des lauriers, et ces fleurs dont la gerbe rougeoit

Roses du bel Amour dont la bouche éclatante
 Rit de rire dorant, humide, du plaisir,
 Lauriers tant espérés qui lavaient mon deuil
 Et qui semblent encore plus beaux après l'attente!

J'ai couronné mon front des feuilles toujours vertes
 Dont la coruse m'a été plus douce encore cent fois
 Que le frémissement des roses sous mes doigts
 Et des boutons, pareils aux gorges découvertes.

Je reviens aujourd'hui pensif comme naguère
 Riveur toujours penchant mon front même rieur,
 Mais le cœur plein d'un grand soleil intérieur.



Comme un héros qu'exalte un souvenir de guerre

Car, ô Maison, pendant qu'ici tu dormais close,
J'ai livré la bataille au destin, j'ai vaincu;
Tout le rêve qui me hantait, je l'ai vu,
Je vais dans la lumière et dans l'apothéose

Par toutes les fièvres et toutes les ivresses
Ont succédé, mon âme, à tes maux; tour à tour
J'ai connu tes baisers les plus fougueux amours,
Et, Gloire! la douceur de tes graves carnes,

Les heures de l'angoisse et des larmes sont mortes,
Salut Maison. Je sais plus de joie et d'orgueil
Que par mon ennui jadis, plus l'oubli qu'un
Je fermais — je vous ouvre en chantant,
vieilles portes!

Doute

Il meurt sur les plus hautes branches
Un dernier rayon de soleil.
Le couchant sème d'ors étranges
Le feuillage vert et vermeil.

Au ciel pâle d'où le soir tombe,
Dans l'azur gris couleur des eaux
Glissent comme des éclairs d'ombres
Les ailes vives des oiseaux.

Il sort un profond et doux charme
De toutes ces choses sans fin;
Tout est joyeux, apaisé, calme
C'est la vie où tout est divin

Les bruits de la ville lointaine
Par souffles arrivent vers moi....
Pourquoi soudain mon âme est-elle

Prise d'un indicible moi ?

Mon Dieu, comme devant les choses
On est ébloui du destin !

Comme on est pareil à des pauvres
Devant un splendide festin !

Comme on t'adore d'un cœur simple

Comme on te retrouve ici-bas

Partout, dans la vie simple et sainte
Mon Dieu, qui n'es peut-être pas !

Par

Fernand Grech.

Inscription

Sur ce qui cause le malheur

Tu te plains de la vie, elle a pourtant ses charmes

Qu'il est beau de connaître

Il te semble, il est vrai, qu'ils ont un goût de
larmes

Mais il naît de ton être !

L'eau de pluie en tombant dans un puits
plein de sable

Prend son odeur ainsi

Toute chose qui passe en ton cœur misérable
Se charge de soucis.

Tu crois les jours sans grâce, ils te paraissent
sombres,

Sans qu'aucun d'eux ne brille ;

C'est en toi qu'empruntant ces couleurs
pleines d'ombres



Ils deviennent stériles.

La peine qui t'emplit fait de chaque
délivrance

Un chagrin éternel
Comme un objet plonge dans la vague
qui glisse
se recouvre de sel.

Rejette loin de toi cette langueur tragique
Qui toujours te dévore
Tu verras quel bonheur l'univers communique
A l'âme qui l'adore!

(ses chants de la vie trépassée)
Par Saint Georges de Bouhélic

Le Lapsin

Quand je vais lui porter les déchets et le pain
Je ne sais pas pourquoi j'engraisse le lapsin
Ce rot ne tâte pas mon fourneau; ses oreilles
L'accablent, il ne fait que des mines pareilles
Son nez seul bouge en lui comme un trefle agité
Il n'a pour l'amincer que ce tic, et l'éte
Gerne en vain ce mangeur insipide: il se frotte
Et souffle, regale d'un débris de carotte
Et s'enfle sous son port tiède, et fait des
sautes mout.

Et se gorge sans fin de la fadeur des choux
Il mérite les choux, mais non pas la rosée
C'est le soir: et là-bas, dans la plaine brisée
Quelque lièvre attentif, à peine soucieux
Recueille la douceur nocturne dans ses yeux.

{ Abel Bonnard. }



Le Croissant,

Les pourpres du couchant étalaient leur
 magie;
 Un putré Phéeton guidant le char du Dieu
 Avait-il de nouveau mis l'horizon en feu
 Comme aux jours merveilleux de la Mythologie?

Une tache de sang par la brume élargie
 S'arrondissait, vermeille, et semblait le moyeu
 De quelque roue énorme arrachée à l'essieu,
 Et du sang des charrues encor toute rougeie

Au dessus de l'immense embrasement plus haut
 Que les débris épars du divin Chariot,
 Le Croissant dans l'azur courbait sa fine
 lame;

Sans doute un des coursiers, dans l'abîme
 roulant

Avait derrière lui, de son sabot de flamme
 Laisse tomber au ciel ce fer étincelant.

Paul Musurus-Rey,

Barque d'or

Dans une barque d'Orient
 S'en revenaient trois jeunes filles;
 Trois jeunes filles d'Orient
 S'en revenaient en barque d'or,

Une qui était noire,
 Et qui tenait le gouvernail,
 Sur ses lèvres, aux roses effacées,
 Nous rapportait d'étranges histoires,
 Dans le silence.

Une qui était brune,



Et qui tenait la voile en main,
Et dont les pieds étaient ailes
Nous rapportait des gestes d'ange,
Et son immobilité.

Mais une qui était blonde
Qui dormait à l'avant
Dont les cheveux tombaient dans l'onde
Comme du soleil levant,
Nous rapportait sous ses paupières
La lumière.

(Charles Van Lerberghe)

Voix de L'ombre

Mes livres, je les fis pour vous, ô jeune homme,
Et j'ai laissé dedans,
Comme font les enfants qui mordent dans des
pommes,

La marque de mes dents

J'ai laissé mes deux mains sur la page étalée
Et la tête en avant
J'ai pleuré, comme fait au milieu de l'été
Un orage crevant.

Je vous laisse, dans l'ombre amère de ce livre,
Mon regard et mon front,
Et mon âme toujours ardente et toujours vive
Où vos mains traineront.

Je vous laisse le clair soleil de mon visage
Les millions de rais
Et mon cœur faible et doux qui eut tant
de courage
Pour ce qu'il désirait.....

Je vous laisse mon cœur, et toute son histoire



Et sa douceur de lin
Et l'aube de ma joue, et la nuit bleue et
noire
Dont mes cheveux sont pleins

Voyez comme vers vous en robe misérable
 Mon Destin est venu
 Les plus humbles orrants, sur les plus tristes
 sables,
 N'ont pas les pieds si nus,

Et je vous laisse, avec son feuillage et sa
Le chaud jardin verni
Dont je parlais toujours, — et mon chagrin
Qui n'est jamais fini.....

Par Comtesse Mathieu De Noailly

Les Solitaires

Ceux-la dont les manteaux ont des plis de lincoln,
Sevent la volupté divine d'être seuls,

Leur sagesse a pitié de l'ivresse des couples,
De l'étreinte des mains, des pas aux rythmes souples,

Ceux dont le front se cache en l'ombre des lincaud,
Savent la volupté divine d'être seuls

Ils contemplent l'aurore et l'aspect de la vie
dans dégoût, et plus d'un qui les plaint l'envenime

Ceux qui cherchent la paix du soir et des linceuls
savent la volupté divine d'être seuls

L'eau profonde des puits ca chie les desaltire
ils croissant germer les roses sous la terre

Ils perçoivent l'écho des couleurs, le reflet
Des sons, le printemps bleu, l'automne violet

Ils goûtent la saveur du vent et des ténèbres
Et leurs yeux sont pareils à des torches funèbres,

Ceux-là dont les manteaux ont des plis de
linceuls
Sevant la volupté divine d'être seuls.
Renée Vivien

L'Echo

Rôdant, triste et solitaire,
Dans la forêt du mystère

J'ai crié, le coeur très las:

"La vie est triste ici-bas!"

..... L'Echo m'a répondu: "Bah!"

"Echo, la vie est méchante!",
Et! d'une voix si touchante
L'echo m'a répondu: "Chante!",

"Echo, echo des grands bois,
Lourde, trop lourde est ma croix!",
L'echo m'a répondu: "Crois!",

"Ma Haine en moi va germer;
Dois-je rire? ou blasphémer?"
Et l'echo m'a dit: "Aimer!",

Comme l'echo des grands bois
Me conseilla de la faire...

J'aime, je chante et je crois...

..... Et je suis heureux sur terre!"

Théodore Botrel



Paques Orthodoxes.

Pauvre, elle était vêtue avec
simplicité
D'une coiffe en batiste et d'un
jupon de serge,
Lips humain, frais et clos et comme
il en émerge
De bas-fonds populeux de la vieille
Cité!

Parmi les flots d'encens, dans un nimbe
argente
Elle buvait, penchant son fin profil
de vierge,
Des feuilles de laurier à la flamme
d'un cierge
Et répétait tous bas: « Christ est
ressuscité! »

Où, je songeais pensif, aux époques
lointaines
Où la voix de saint Paul, éclatant
dans Athènes.
Ébranlait le fronton du Temple sa-
dioux;
Et, gagnée à la Foi que l'Apôtre
revèle,
O Grèce, tu seules, oubliant des
Dieux,
Fes antiques lauriers à sa flamme
nouvelle!...

Paul Musurus-Bey

des Pègrets

Allez, le vœux enter seule avec les
tombeaux;



Les morts sont sous la terre et le
 matin est beau,
 L'air a l'odeur de l'eau, de l'herbe,
 Du feuillage
 Les morts sont dans la mort pour le
 reste de l'âge
 Un jour, mon corps devant sera
 semblable à eux,
 J'aurai l'air de leur front, le vide
 De leurs yeux
 J'accomplirai cet acte unique et
 solitaire
 Moi qui n'ai pas dormi seule, aux
 jours de la terre
 Tout ce qui doit mourir, tout ce
 qui doit cesser,
 La bouche, le regard, le désir, le baiser
 Être la chose d'ombre et l'être de
 silence,

Tandis que le printemps vert et vermeil
 s'élance
 Et monte trempé d'or, de rêve et de
 morteur
 Avoir eu comme moi le cœur si doux
 le cœur
 Plein de plaisir, d'espoir, de rêve et des
 mollesse
 Et ne plus s'attendrir de ce que l'âme
 naître
 Être au fond du repos l'éternité du
 temps
 D'autres seront alors vivants, joyeux
 contents
 Des hommes marcheront auprès des
 jeunes filles,
 Ils verront des labours, des moissons,
 Des faucilles,
 La couleur délicate et changeante
 Des mois.



Moi, je ne verrai plus, je serai morte
 Je ne saurais plus rien de la douceur
 De vivre...

Mais ceux-la qui liront les pages
 De mon livre
 Sachant ce que mon âme et mes yeux
 ont été,

Vers mon ombre riante et pleine
 De charité
 Viendront, le cœur blessé de langu-
 eur et d'envie

Car ma cendre sera plus chaude
 que leur vie.

(Comtesse Mathieu de Noailles)

Père en Mer !.....
 Récit D'un vieux Terneuvais.

Hé ! las ! Dans les vingt ans que j'ai
 fait la grande pêche
 J'en ai tué une mauvaise Des Ternuevas !

N'empêche
 Que s'il est une mort que je n'oublierai
 pas.

C'est celle du premier de mes quatre grands
 gas !

Je vais en quelques mots vous en conter l'
 histoire.

Nous étions tous plongés dans la nuit la
 plus noire

Quand mon quart achevé, très las, je
 m'endormis.

Dans l'entrepont à côté des amis,
 Il faisait cependant un bien rude
 tanguage.

Le vent dans nos deux mâts hurlait,
 faisait tapage,
 Et, vraiment, pour dormir ainsi que nous
 dormions
 Il fallait être mort à demi. Nous l'étions.
 Une main, tout à coup, me pousse, et je
 me lève.
 Croquant que c'est déjà l'équipage de relève,
 Et que mon gas s'en vient se coucher
 à son tour,
 Comme il faisait toujours aussi noir
 qu'en un jour,
 Je demande : « Est-ce toi, mon petit ?... » Mais
 dans l'ombre,
 Une voix nous cria : « Debout les gas !
 En ombre !
 Huit hommes à la pompe, et le reste là-
 haut !
 J'attrape mon « air crot », puis, me

faisant qu'un vent,
 J'arrive sur le pont que la vague féroce
 De bout en bout balaye à chaque instant
 la rose !
 Quand voilà que, sinistre, un cri traverse
 l'air :
 « A l'avant, par tribord, un homme dans
 la mer !
 — Tonnerre ! Si le bougre en réchappe,
 me dis-je
 Ce sera par un coup qui tiendra du
 prodige !
 D'autant que nous avions touché sur
 un icail...
 J'avancais à tâtons vers l'arrière et
 de l'œil,
 Je cherchais mon Yannik, quand devant
 moi, très vague,
 Je crois apercevoir, au sommet d'une
 vague,



Le corps du maufragé dont nul ne sait
 le nom
 « Peut-on mettre un Doris dehors ? »
 ai-je dit. « Non !
 Ce serait envoyer vers une mort certaine
 Cinq hommes pour le moins, cria le ca-
 pitaine
 Et je dois les garder pour le salut com-
 mune. »
 Je répondis : « Patron, vous n'en risquerez
 qu'un. »
 Qu'on noue à ma ceinture un bon
 morceau d'écorce
 Pour que j'aie à querir l'ami qui boit
 la goutte
 Il ne sera pas dit qu'un Breton, qu'
 un marin
 Laisse un être en péril sans le
 défendre un brin !

Et me voilà sautant par-dessus le bordage
 Nageant ferme vers l'autre, au bout de
 mon cordage,
 Et, de loin, lui criant, de temps en temps :
 « Pions bon ! »
 Enfin, à mes appels, au large, un cri
 répond
 Lugubre, déchirant, plus haut que la tourmente,
 Et dans la pauvre voix qui hurle et se
 lamente,
 Je reconnais la voix de mon gas, de l'annik
 Que je croyais toujours à l'arrière du brick !
 Il fait un rude coup pour mon vieux
 cœur de père :
 Mais je nageais plus vite en lui criant,
 « Espère ! »
 Enfin, à la lueur d'un éclair aveuglant
 J'aperçois, pas très loin, son visage tout
 blanc,

Qui m'appelait toujours d'une voix
 Et je négais, et je négais, l'espoir au
 cœur,
 Quand, tout à coup, je sens, en frisson-
 nant d'horreur,
 Que, malgré mes efforts, je demeure sur
 place.
 Vaut-il donc, par vrai, qu'à la longue,
 on se lasse,
 Espérer?... Car le plus terrible n'est pas
 dit.
 Si je n'avancerais pas, c'est qu'un folie,
 maudit
 Qui à ma ceinture avait noué la
 capitaine
 Était trop court, hélas! de trois mètres
 à peine.
 Quelques brasses de plus et j'empoignais

mon gas!...
 Je voulais détacher l'écoute... et ne
 pus pas,
 La couper... en vain... et je hurlais
 De rage!...
 Et mon pauvre Tannin, emporté par
 l'orage
 Disparut à ma vue et sombra sans recours,
 En poussant un long cri... que j'entendrais
 toujours!
 Ah! la mie! Ah! la mie! ah! la queue
 des queues!
 Elle en fait de malheurs, des
 malheures!
 À croire que tant plus on est à
 l'adorer,
 Tant plus elle a plaisir à nous
 faire pleurer!
 (Théodore Botrel.)

... Tasante de la "Vieille",

Bonjour... c'est moi... moi ta

J'mis là... d'vant toi... au cimetière

(aujourd'hui j'aurai jouté un an),

Un an passé d'pis ton affaire.)

Louis?

Mon petit... m'entends-tu seul maff?

T'entends-tu ta pauvre maman d'mère

Ta Vieille, comme tu disais dans l'temps?

Ta Vieille, qui'alle est venue au

jord'hui

Malgré la bouillasse et la poix

Et malgré qu'ça soye loin... Sory!

Alors... on m'a pas trompée d'lieu?

C'est ben ici les glorieux, n'est-ce pas?

C'est là qu't'as d'pis eun' grande année?

Mon Dieu mon Dieu! Mon Dieu mon Dieu!

Et où donc? Oû c'est qu'on t'a mis?

D'quel côté? Dis-moi... mon ami?

C'est plat et c'est nu comme la main.

Y a pas eun' tombe... pas un bout d'croix

Y a rien qui marqu' ta fosse à toi...

Pas un signe... pas un nom d'baptême

Et rien non plus pour t'abriter!

(J'dis pas qu'tu l'as mérité, mais pour eun' mer', c'est dur tout d'même)

Louis... tu sais? Faut que j'te confesse

Depis un an... d'pis ton histoire,

J'suis pus tournée - qu'aura idées noires
Et j'ai l'coeur rien qu'à la tristesse.

Aussi présent j'suis tout sangie
J'mis blanchie... courbée... ravagée
Par la honte et par le tourment
Si tu pourrais m'voir à présent
Tu m'donn'rais pas d'quatre-vingts ans.)

Et j'ai du ben d'la misère...
(ça ma fait du tort, tu comprends.)
Quand on a su qu'on j'etait ta mère
J'ai pu trouvé un peu d'ouvrage,
On m'a misée dans l'quartier
Et l'a fallu que j'déménage.

Depis... Dans mon nouveau log'ment
J'vis seule et j'pouvais pas... comment
Comme un'domeste, eun erai martonnée.

J'cause à personn' de mon malheur,
J'pense à toi, et tout l'jour je pleure,
Mém' quand que j'suis à ma cuisine.

L'matin, ça m'prend des que j'me lève
J'te vois... j'te cause... tout haut... souvent
Comme si qu'tu s'rois encor vivant!

J'mange pus... j'dors pus, tant ça m'fait deus
Et si des fois j'peux fermer l'œil
Ça manque pas... tu viens dans mes rêves.

C'te nuit encor j'tai vu plein d'sang
Tu t'nais à deux mains ta pauvre tête
Et tu m'faisais: Moman... Moman!,
Mais moi j'pouvais rien pour t'aider;
Moi... j'étais là à te regarder,
Et j'te tendais mon tabellier.



Pense, Louis... Dans l'temps... quand t'étais p'tit
 Qui qu'aurait cru... qui m'aurait dit
 Qu'tu finirais comm' ça un jour
 Et qu'moi on m'verrait s'nir ici:
 Quand t'étais p'tit, t'étais si doux.

Récent... je s'vois tout not' passé
 Lorsque t'allais en tes trois ans,
 Et qu'ton p'papa m'avait quittée
 En m'laisant tout seule à t'el'ocr.

Comme ef t'aimais... comme on s'aimait!
 Qu'on n'était heureux tous les Jars,
 Malgré souvent des moments durs
 Quand y'avait rien à la maison!

Comme ef t'aimais... comme on s'aimait!
 C'était toi ma seul' distraction,
 Mon p'tit mari... mon amoureux!

C'est pas vrai, est-ce pas? C'est pas vrai
 Tout c'qu'on a dit d'tot au procès?
 Sur les journaux c'qu'y avait d'écrir,
 Ça n'était ben sûr qu'des ment'ries?

Mon p'tit à moi n'a pas été

Si mauvais qu'on l'a raconté...

(Sûr qu'étant même... comm' tous les mêmes
 T'étais des fois ben gaînement,
 Mais pour crapoule on peut pas l'dire.)

T'étais si doux... et pis... si beau,
 Mignon peut-it... mais point chétif,
 Et caus' que moi j't'avais nourri.

T'étais râblé, frais et rosé,

T'étais tout floué et tout frisé

Comme en amour... comme un agneau



J'ai cor de toi sur 'bouche ed'lips
Et deux quenott's comme deux grains
D'riz

Mon plaisir... c'était, l'oir venue,
Avant que d'te mette au dodo,
De t'deshabiller tout q'entière,
Tout c'était divin d'te voir nu.

Et j't'admirais... j'te cajolais
J'te faisais sprout, dans ton p'tit Dos,
Et j'te fessais ton p'tit D'arriere.
(J't'aurais mangé si j'aurais pu.)

Et pis t'étais si caressant,
Et rusé et intelligent!

Oh! intelligent... fallait voir.
Pour c'qui regardait la mémoire
J'apprenais tout c'que tu voulais,
Tu promettais... tu promettais....

(Et dir' que t'es là d'nous à présent,
Par tous les temps qu'y neige ou pleuve!
Ah! qui criv'coeur! Que coup d'couteau!

On a ratisé mon château,
On m'a exécuté mon chef-d'œuvre!)

J'en ai t'y passé d'ces journées
Durant des années... Des années,
A turbiner pis qu'un carcan
Pour gagner not' pain d'tous les jours
Et d'quoi te garder à l'école

Et j'en ai ty passé d'ces nuits
(Toi dans ton p'tit lit endormi)
A coude auprès de l'abat-jour
Jusqu'à la fin de mon pétrole!

Des fois... ça s'tirait en longueur!
Mes pauv's yeux flanchaient à la peine



Alors en taillant dans ma main
 J'écoutais trotter ton p'tit cœur
 Et souffler ta petite haleine.

Et rien qu'ça m'donnait du courage,
 Pour me m'ett dar-dar à l'ouvrage
 Qu'y m'fallait livrer le lend'main.

Que j'fais j'ai eu les sangs glacés
 Ces nuits-là pour la moindre toux!
 J'avais toujours peur pour le croup,
 Rapport au mauvais air du faubourg
 Où nous aut's on est entassés.

T'appell's-tu quand tu te réveillais
 Le croissant chaud... l'cafè au lait?
 T'appell's-tu comme ef t'habillais?

Bon ben... pis nos sorties, l'Dimanche

Tes beaux p'tits vernis... ta robe blanche
 (T'étais si fin... si gracieux,
 Tu fuisais tant plaisir aux yeux
 Qu'on voyait les gens se r'tourner
 Pour te regarder trotter.

Ah! en c'temps-là, dis, mon petit
 De qui c'est qu't'étais la fille
 L'amour, le trésor, le soleil,
 De qui c'est que t'étais l'jeune?

De ta Vieille... est-c'pas? De ta Vieille
 Qui faisait tout s'tes volontés?
 Qui t'a pourri? Qui t'a gâté?
 Qui c'est qui n't'a jamais battu?
 Et l'année d'ta fluxion d'poitrine
 Qui t'a soigné, veillé, guéri?

C'est y moi ou ben la voisine?

Et à présent qu'te o'la' ici
 Comme un chien crevé... euse, osé,
 Comme un fumier... euse pourriture
 Sans un brin d'fleurs, sans euse couronne
 N'avec la crém' des criminels...

Que c'est qui, malgré tout, vient t'voir?
 Qui, qui t'essuse et qui t'pardonne?
 Qui c'est qu'en est la plus peunie?

C'est ta Vieille... toujours... ta fidèle
 Ta pauvre vieille loqu' de Vieille, vois-tu?

Mais j'harard... moi... j'us ma salive
 La puie euse pas... la nuit arrive,
 Faut que j'm'en aill moi... il est
 l'heure;

Tissent... c'est si loin où j'demeure...

Et pis quoi... qu'est-c'que c'est qu'ce
 bruit?

On croirait comm' quequ'un qui s'plaint!
 On jur'rait de quequ'un qui pleure...
 Oh' Louis... reponds, c'est p't-êt ben toi
 Qui t'fais du chagrin dans la Terre...

seigneur... si j'allais voir te voir
 Comme c'te nuit dans mon cauch'mar!
 (Tu voudrais pas m'faire cett' frayeur?)

Oh' Louis... si c'est toi... tiens toi sage
 Sois mignon... j'arr'viendrait bontôt
 Seul'ment... fais dodo... fais dodo,
 Comme aut'fois dans ton petit lit,
 Tu sais ben... ton petit lit euse...

Oh' c'est rien que ça... pleur pas...
 j'te dis.

Fais Dodo, va... sois sage... sage,
 Mon pauvre tout nu... mon malheur,
 Mon petiot... mon petit petiot.

(Jean Rictus.)

L'eros Funèbre

Nuit d'ombre, nuit tragique, ô nuit
 Désespérée!
 J'étouffe dans la chambre où mon âme
 est murie.
 Où je marche, depuis des heures, àprement,
 sans pouvoir assouvir ni tromper mon tourment
 Et j'ouvre la fenêtre au large clair de lune
 Sur les champs nage au loin sa cendre
 Bloue et brune

Comme une mélodie heureuse au dessin pur
 La colline immobile ondule sur l'azur
 Et lie à l'horizon les étoiles entre elles
 L'air frémit de soupirs, de voix, de souffles
 D'ailes.
 Une vaste rumeur geonde au bas des coteaux

Et traîne la présence invisible des eaux
 Je laisse errer mes yeux je respire, j'écoute
 Les sombres chiens de ferme aboyer sur la route
 Qui sonnent les sabots d'un passant attardé

Et sur la pierre froide où je suis accoudé
 Dououreux jusqu'au fond de l'âme et solitaire
 Je blasphème la nuit lumineuse et la terre
 Qui semblent me sourire et m'ignorer, hélas,
 Et sachant que la vie, à qui n'importe pas
 Son cœur infiniment désert de ce qu'il aime
 Ne se tait que pour mieux s'adorer elle-même

Je résigne l'orgueil par où je restais fort
Et j'appelle en pleurant et l'amour et
la mort.

C'est donc toi, mon désir, ma vierge bien-
faible comme une lampe à demi ^{aimée} consumée
Et contenant ton sein gonflé de volupté
Tu viens enfin remplir ta place à mon
Tu laisses défaiiller ton front sur mon
épaule.

Tu cides sous ma main comme un rameau
de saule.

Ton silence m'enivre et tes yeux sont
si beaux

Si tendres, que mon cœur se répand en
sanglots.

.....
.....
C'est toi-même c'est toi qui ronges dans mes
bras.

Te voici pour toujours mienne, tu dormiras
Mêlée à moi, fondue en moi, pensive, heureuse
Et prodigue sans fin de ton âme amoureuse!
O Dieu juste, soyez beni par cet enfant
Qui voit et contre lui tient son rive vivant!
Mais toi, parle, ou plutôt, sois muette demeure
Jusqu'à ce qu'infidèle au ciel plus pâle même
Tu levais la dernière étoile de la nuit.

Déjà l'eau du matin pèse à l'heure qui
Et modelant d'un doigt magique toutes ^{fluit}
choses,

L'aube à pleins tabliers sème ses jaunes
roses.

O la sainte rumour de rive et de travail
Ecoute passer cloche à cloche, le bétail
Et rauquement mugir la trompe qui le
guide.

La vallée a ses tons d'émeraude liquide



Les toits brillent, les bois fument, le ciel
est clair

Chaque vitre au soleil répond par un éclair
La douceur de la vie entre par la fenêtre
J'aime à cause de toi l'aube qui vient
de naître

Et, mêlée à la grâce heureuse du décor
mon immortelle amour, tu m'es plus
chère encor,

Nous tremblons enivrés du vin de notre
fièvre

Et nous nous demandons tout bas et libre
à libre

Quels matins purs, quels soirs lumineux
et bénis

Couvrent nos doigts tressés comme les bûches
des nids

Et ni la terre en joie et ni le ciel
en flammes

Rien ne détourne plus du rive nos deux
âmes

qui parmi la rumeur grandissante du jour

Pleurent dans le silence infini de l'amour,
L'amour? ouvre les yeux, mon pauvre
enfant, regarde!

Le val est bleu de clair de lune, le jour
tarde

La rivière murmure au loin avec le vent
Et te voilà plus seul encor qu'autrefois

La bien-aimée au front pensif n'est pas
venue,

Le sein que tu pressais n'est qu'une pierre nue,
La voix qui ravissait tes sens n'est qu'un

écho

Du bruit des peupliers tremblants au bord
de l'eau

La longue volupté de cette heure
attendrie



Tout le jeu d'un Desir expert en tromperie

Va fermer la croisée et quitte ton espoir

Mesure en t'y penchant ton morne

foyer noir

N'est-ce pas toi, cet être étroit où

Deux Chimères

Brillent d'un vain éclat sur les

cendres amères?

Et puisque tout est faux, puisque

même toi est

aux rides de ton cœur s'écaille com-

me au fond

cherche contre l'assaut de ta peine

insensée

L'asile sûr où l'homme échappe

à sa pensée

Ouvre ton lit desert comme un

sepulchre et dors

De sommeil des vaincus et du som-

meil des morts.

(Charles Gide)

Scepticisme.

Je n'ai plus ni foi ni croyance!

Il n'est pas de fruit de l'arbre

Que ma dent n'ait un peu mordu

Sur le vieil arbre de science.

Je n'ai plus ni foi ni croyance!

Il n'est pas de fruit de l'arbre

Que ma dent n'ait un peu mordu

Sur le vieil arbre de science.

Je n'ai plus ni foi ni croyance!

Il n'est pas de fruit de l'arbre

Que ma dent n'ait un peu mordu

Sur le vieil arbre de science.

Il n'est pas de fruit de l'arbre

Que ma dent n'ait un peu mordu

Sur le vieil arbre de science.

Je n'ai plus ni foi ni croyance!

Il n'est pas de fruit de l'arbre

Que ma dent n'ait un peu mordu

Sur le vieil arbre de science.



Les grands sentiments me font rire;
 Mais, comme c'est très bien porté,
 J'en ai quelques-uns de côté
 Pour les jours où je veux écrire
 Des vers de sentiment... pour rire.

Quand un ami me saute au cou,
 Je porte la main à ma poche
 Si c'est mon parent le plus proche,
 J'ai toujours peur d'un mauvais coup
 Quand ce parent me saute au cou.

Vient-on savoir ce que je pense
 De l'amour chaste et du devoir?
 Pour le premier... allez-y voir;
 Quant à l'autre, je me dispense
 De vous dire ce que j'en pense.

C'est moi qui me suis interdit,
 Toute croyance par système,
 Et, voyez, je ne crois pas même
 Un seul mot de ce que j'ai dit.

Alphonse Daudet.

Le Temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Italie,
 Lieu où finit l'Europe et commence l'Asie,
 L'éclat d'un vieux palais respecté par le temps:
 La Nature en posa les premiers fondements,
 Et l'Art, ornant depuis sa simple architecture
 Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
 Là, sous les champs voisins, peuplés de myrtes
 vifs,
 Nous n'avons jamais senti l'oufrage des hivers.
 Partout on voit naître, partout on voit éclore,
 Et les fruits de Pomone, et les présents de Flore;

Et la Terre n'attend, pour donner ses moissons,
 Et les vœux des humains ni l'ordre des saisons.
 L'homme y semble goûter, dans une paix

profonde,
 Tout ce que la nature, aux premières jours
 Du monde,

De sa main bienfaisante accordait aux
 humains:

Un éternel repos, des jours purs et sereins,
 Les Douceurs, les plaisirs qui promettent l'abondance,
 Les biens du premier âge, hors la seule innocence
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs.

Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
 Les voix de mille amants, les chants de tous maîtres,
 Qui célébrant leur bonte et vantent leurs faiblesses.

Chaque jour on les voit, le front fait de fleurs,
 De leur aimable malice influer les faveurs;
 Et dans l'act dangereux de plaire et de séduire
 Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire.

La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
 Et l'autel de l'Amour les conduit par la main,
 Près du temple sacré les Grâces demi-nues
 Attendent à leur voix leurs Dantes ingénues.
 La molle Volupté, sur un lit de gâteaux,
 Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.

On voit à ces côtés le Mystère en silence
 Les Louises enchanter, les saint, la Comptessine
 Les Plaisirs amoureux, et les tendres Desirs,

Plus doux, plus séduisants encore que les Plaisirs.
 De ce temple fameux telle est l'aimable entrée,
 Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée
 On porte au soncluaire au pas audacieux,

Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
 Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable
 Et tendre,

Leurs concerts amoureux ne s'y font plus
 en tendre:

Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,

Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur,
 La sombre jalouse, au teint pâle et livide,
 Suivie d'un pied chancelant le soupçon qui la guide,
 La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
 Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
 La Malice les voit, et d'un souris perfide
 Applaudit en passant à leur triple homicide.
 Le Remords les suit, détestant leurs funerals,
 Et baigne en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
 C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
 Que l'Amour a choisi son séjour éternel,
 Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
 Porte en sa faible main les destins de la terre,
 Donne avec un souris ou la paix ou la guerre
 En répandant partout ses trompeuses douceurs,
 Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
 Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
 Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;

Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
 Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait
 faits.

Voltaire.

La Barque.

Le battant fermé de la porte d'airain
 Fait vibrer au tombeau l'urne où reste ta cendre,
 Héline, et vers les bords du fleuve souterrain
 Ton ombre maintenant est libre, et va descendre.

Comme autrefois, parmi les fleurs des jardins clairs,
 Tu marchais en chant à l'aurore naissante,
 Silencieusement tu passais à travers
 La nuit pâle qui mène à la sombre descente.

C'est le royaume obscur et le pays secret;
Et pourtant peu à peu ta mémoire étonnée
Y retrouve au réveil comme un terriste attiré
Du sol béniéditaire où ta vie était née.

Un somnolent silence environne les pas
De ton Ombre anxieuse et qui marche sa route,
Et, sans tenter l'écho qui ne répondrait pas,
Tu marches taciturne, et ta pensée écoute.

C'est est-il mort en toi des temps et des destins,
N'entends-tu pas la mer et la rumeur des foules,
Ni grandes sourdement, au fond du jour lointain,
Le bruit prodigieux d'une ville qui croule?

Regarde. Vois la rive. Il t'attend près du bord,
Assis, la tête basse, en sa barque d'ébène,
Celui de qui la rame aide à passer les morts...
Et les cygnes du Styx t'ont reconnue, Héline!

Ils dressent leur long col, anxieux de te voir
Et s'approchent, battant l'eau sombre de leurs ailes:
Car l'onde est ténébreuse et les cygnes sont noirs
Et pour roses l'Écbe à la triste asphodèle.

Entre donc. Le passeur a saisi l'aviron
Et tend sa rude main au tribut funéraire;
Offre la drachme due au passage. Caron
Pour fendre le flot noir est âpre au noir soc-laire.

Mais lui, dont les deux yeux n'ont jamais hésité
Te regarde au visage et refuse d'un signe,
Et le Passeur des Morts sourit à la Beauté,
Et la barque t'emporte, Héline, reine des cygnes!

Déjà décroît la rive et le fleuve muet
Qui divise la parole et bat l'âme double,
Roule son onde morte et son eau sous reflet
Comme un marbre fluide et comme un métal trouble;



Et voici que déjà monte en face et grandit
 Le ténébreux rivage et l'inférieure côte,
 Et l'aviron plus lourd cispe le bras raidi
 Du Passer plus courbé qui mène l'Orbe haute.

Elle, debout, contemple une dernière fois
 Derrière elle les cygnes noirs qui l'ont suivie,
 Et se lue à jamais en eux qu'elle reçoit
 Les oiseaux blancs jadis au fleuve de sa vie.

Hélène, mais la rive où le sombre Nôcher
 Le conduit n'est donc pas déserte et solitaire ?
 Et la grève où la proue au sable va toucher
 Est aux Ombres déjà dont la foule s'y serre.

Tout le peuple des morts se presse devant toi,
 Impatient de voir celle qui vient de vivre
 Et qui, fille d'un dieu, d'un pasteur ou d'un roi,
 Paya la drachme d'or ou l'obole de cuivre ;

Et d'entre cette foule obscure, peu à peu,
 Voici surgir pour toi des Ombres reconnues,
 Et l'airain bombe encor les tors et musculéux,
 Et des glaives, là bas, luisent dans les mains nues.

Vois, sous l'armure hellène et le casque troyen
 Tous ceux que le dur fer a couchés sur la plaine,
 Jadis, et dont plus d'un peut-être se souvient
 Que son sang a rongé la scandale d'Hélène.

O terreur ! vois saigner et se rouvrir encor,
 Les leur plaie éternelle et que rien n'a fermée,
 Le talon nu d'Achille et la gorge d'Hector.
 C'est Hécube parmi la cendre et la fumée ;

Lascroon se dresse, arrachant de ses reins
 Le serpent qui s'y noue et le mord à la cuisse ;
 Andromaque sourit à son fils qu'elle étroit ;
 Voici le vieux Priam et le subtil Ulysse ;



Et déchirant la pourpre à ses ongles aigus,
Cassandra, qui, fiévreuse aux lambeaux de sa robe,
Pève, farouche, encor des maux qu'elle a prévus.
Diomède est debout auprès de Déiphobe.

Le cavalier Nestor qui vit en sa maison
Se heurter du portrair Centaures et Lapithes
Et sur l'Argo joudes vagues vers la Coisau,
Branle sa tête chauve à présent décrépite.

La colère d'Ajax pour son sang apaisé
Gronde encor en son geste et tord son poing robuste,
Et l'Amazone montre un sein cicatrisé
Et pose sur son arc la flèche qu'elle ajuste.

Et plus loin, derrière eux, l'innombrable troupeau
Des Ombres pour mieux voir, se bouscule et se rue,
Et s'augmente, il se hausse, et presse au bord de l'eau
La masse impatiente et sa poussée accrue;

Sur Celle qui descend à l'Infernal séjour
Vont les vagues en fond de la nuit souterraine
Le cruch souvenir de leurs terrestres jours &
Luis attente sont voir hoolito sans haleine...

Non. Tout, debout, les bras tendus vers la beauté,
Tu liras de la mandarine, que sont morts pour elle,
D'une beauté divine où nul coi n'est resté
L'acclamant en silence Hélène toujours belle.

... Henri de Régnier.

... de l'Académie Française.

"Crois en Dieu si tu peux, crois en toi si tu veux."

... Harancourt.

"Sois humble avec toi seul et sois fier devant tous."

Sur un berceau. Idem.



Les Némophars.

L'étang dont le soleil chauffe la somnolence
Est fleuri, ce matin, de beaux némophars blancs;
Les uns, sortis de l'eau, se dressent tout tremblants,
Et dans l'air parfumé leur tige se balance.

D'autres n'ont encor pu fièrement émerger:
Mais leur fleur vient sourire à la surface lisse.
On les voit remuer doucement et nager:
L'eau frissonnante affleure aux bords de leur ca-
lice.

D'autres, plus loin, encor du moment de surgir
Au soleil, ont leur fleur entière recouverte...
On peut les voir, bercés d'un remous sur l'eau verte:
Ecrasés par son poids, ils semblent s'élargir.

Ainsi sont mes pensées dans leur floraison lente,
Il en est d'achevées sans plus rien d'hésitant,
Complètement éclos, comme, sur cet étang,

les némophars bercés par la brise indolente.

D'autres n'ont encor pu dépasser le niveau;
Ce sont ceux-là surtout que, poète, on caresse,
Qu'on laisse à fleur d'esprit flotter avec paresse,
Comme les némophars qui baillent à fleur d'eau.

Mais je sens la poussée en moi vivace et sourde
D'autres pensées germées mystérieusement,
Qui s'achèvent encor dans l'assoupissement,
Comme les némophars qui dorment sous l'eau lourde.
(les Musarades). Edmond Rostand.



La Pensée.

La pensée est une eau sans cesse jaillissante.
 Elle surgit d'un jet puissant du cœur des mots,
 Retombe, s'éparpille en perles, jais, chryse, jadis,
 Forme une aile naïve ou de neige, d'écume, d'écume,
 Se rompt, surpasse, unit un saule au clair de lune,
 S'échoue, décroît, cesse. Elle est sœur d'Arctique
 Et ceint l'écharpe aux tons changeants de la fortune
 Où l'on voit par instants se jouer tout le ciel.
 Et si, pour reposer leurs yeux des jours des femmes,
 Le soir, devant le jet mobile et vain
 Qui pleut avec la nuit dans l'azur du bassin,
 L'eau pure les caresse et rafraîchit leurs âmes
 Et fait battre leurs cils et palpir leur sein,
 Tandis que la pensée, en rejetant ses voiles,
 Dans un nouvel essor jongle avec les étoiles.

Charles Guérin.



... l'automne...
 A pas lents et suivis du chien de la maison,
 Nous refaisons la route à présent trop connue.
 Un pâle automne saigne au fond de l'avenue,
 Et des femmes en deuil passent à l'horizon.
 Comme dans un préau d'hospice ou de prison,
 L'air est calme et d'une tristesse contenue,
 Et chaque feuille d'or tombe, l'heure venue,
 Ainsi qu'un souvenir, lente, sur le gazon.

Le silence entre nous marche... cours de mensonges,
 Chacun, las du voyage, et min par d'autres songes,
 Rêve égoïstement de retourner au port.

Mais les bois ont ce soir, tant de mélancolie,
 Que notre cœur s'élève à son tour et s'oublie
 A parler du passé, sous le ciel qui s'endort.



Doucement, à mi-voix, comme d'un enfant mort.
(Au jardin à l'automne) ~~Albert Samain.~~

Les Corbeaux

Voici venir le vol augural des Corbeaux,
Des Corbeaux, dépeçeurs sinistres des vieux mondes.
Tout l'avoir est noir de leurs ~~giles~~ ^{giles} menaces...
La mer monte d'en bas avec des voix profondes
Qui demain passera par dessus nos tombeaux.

Et plus tard, sur la mer plate, des âges calmes,
Sous parfois, pris d'un mal étrange à définir,
Des enfants tout à coup pâlivants de sentir
Leur grand cœur visité par un grand souvenir
Et mourront du regret héroïque des palmiers.

~~Albert Samain~~
^{des Poètes}
(Le Charriot d'Or).

Les Souvenirs

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes.
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue, et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant.
J'accueille quand il veut le souvenir qui passe,
... Je lui dis: "Tiens-toi là... Je reviendrai te voir..."
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir.
Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure.
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie...
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître;

de la route je vois leurs petites fenêtres, —
 et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
 Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
 Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
 Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent,
 Je passe...

Or, chaque fois c'est un deuil qui se fait.
 Un trouble est en secret venu nous avertir
 Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé.
 On ne distingue pas très bien quel souvenir,
 Parce qu'on est si vieux, on ne se souvient guère...

Pourtant, je sens en moi se fermer des paupières. —
 (La Chambre Blanche) Henry Bataille.

Morphée.

Par les étés chanteurs et sous les beaux soleils, l'
 herbe, sur toutes choses, se faisant admirer, les nym-
 phes et les dieux s'en vont couvrir les plaines, poursui-
 vis par l'essaim de leurs cheveux dorés.

Les bourdons bleus, tagirins, roufflent sur leurs épaules.
 Les coccinelles agrafeent des fleurs à leurs mollets. Aux
 seins roses des nymphes, de grands papillons jaunes
 palpitent; et les talons traînent des scarabées.

Sur le flanc des coteaux que le soleil argente,
 les brumes ordées sortent des petits temples, et, lumière
 des bois, les druides ensemble glissent leurs tailles
 nues aux bleus charts des branches.

De roses, d'aubépines ou d'algues couronnées, aux
 bras fauves des faunes, les nymphes s'abandonnent.
 "Revez, comme une aurore, vos bras dans l'air trouble",
 Eunice, Egle, Naïs, Lione, Galatée!

"Dérobe sous les blés la sveltesse, Phryaë! Par te suit,
 les deux cornes brûlantes de soleil. Le fronton de ta



course dans les gerbes, Phryx, a réveillé chez lui
plus d'un désir cruel.

"Et toi, Pan, souple et noir, dieu courant, penche-toi:
hume sur les bleuets la trace d'un beau pas, avec elle
un talon! attire toute la fleur vermeille. les blés,
pour les ébats, vont s'offrir en corbeille."

Soudain, ô que de nymphes s'enfuient vers l'
horizon! O combien de naïades se fondent en rosée! Sous
ses voiles ténébreux voici venir Morphée. les druides
craintives se groupent en buissons.

les sylvains, aux cotéaux, gagnent les tournautes
brusques. leurs cornes ont disparu comme des feux follets.
Morphée, dieu de ténèbres, vient de l'aube, affolé. le poing
chaud du soleil le poursuit à la nuque.

Il aspire à longs traits les touffeurs de l'été, il ti-
tûbe, Morphée, le dieu aux pieds de laine! il est toré d'
air chaud, il tourne sur lui-même, il déchire ses voiles
de son bras écarté.

L'herbe d'une ombre moite environne son corps.

Il s'étire dans l'herbe en regardant les cieux.
Le soleil au gémissement plonge au fond de ses yeux. Il
tombe! et ses yeux d'eau fuient sous leurs cils d'or.

Morphée, d'un cou superbe, et défilant en-
core le soleil au tournoient des pavots indomés, son-
cève une poitrine ruisselante, étoilée... L'air versel
cague miroite sur son corps.

Bientôt ses cheveux roux, attirant les abeilles,
font un lit de maturité à son visage en feu. Sur
son ventre ses poings dorment, gonflés de veines. Et
dans la gageure d'entends confier un dieu.

Que brusquement Diane au son du cor s'éveil-
le! haute sur la lièze, appelant autour d'elle ses lé-
vriers couleur de lune, frappant d'effroi les deux che-
vreuils couchés dans les fraises des bois.

C'est par les nuits d'été que Morphée est superbe! que
Morphée, se levant dans le féticheur des herbes, emplît les ci-
eux d'abailles en secouant ses cheveux. Et les astres bourdonnent
sous la ruche des cieux.

des Idylles Antiques.

Paul Fort.



L'Adieu.

- J'irai sur la grève te jeter mon baiser.
- Le vent vient de mer, ma mie, il te le rapportera.
- Je te ferai des signes avec mon tablier.
- Le vent vient de mer, ma mie, ça reviendra sur toi.
- Je verserai mes larmes en te voyant partir.
- Le vent vient de mer, ma mie, il te les séchera.
- Eh bien, je penserai seulement à toi.
- Te voici raisonnable, te voici raisonnable.

(L'Amour marin)

Paul Fort.

Plus tard.

Parfois, je m'imagine avec des cheveux blancs,
 Avec un petit corps vieilli qui se dérobe,
 Et qui s'indigne à peine aux plis que fait la robe;
 Ta main sur moi se pose en gestes indolents.
 Mais ton visage ancien transparait sous tes rides;
 Tes yeux ont survécu limpides et fleuris,
 Tu ne regrettes rien, puisque tu me souris
 Sous ton petit bonnet de tulle à langes blides.
 Nous aimons respirer de lointaines odeurs;
 Le temps nous a guéris du désir et des fièvres.
 Toute parole est pure en passant par tes lèvres;
 Même nos souvenirs ont d'exquises pudeurs.
 Le monde autour de nous s'apaise et s'atténue;
 Les couleurs et les bruits, tout se voile et s'éteint.
 Chaque jour notre corps nous semble plus lointain.
 Je te vois telle enfin que je t'ai méconnue.
 Comme nous étions fous! Puce de baisers perdus!
 Nos âmes d'autrefois étaient deux étrangères,

Et ne cherchaient dans les étroites passagères
 Qu'un égoïste espoir de frissons éphémères,
 Dans le fauteuil où la vieillesse nous enchaîne,
 Pours et libres de tout ce qui nous séparait,
 Le meilleur de notre âme à présent s'apparaît,
 Et nous nous comprenons devant la mort prochaine.
 O le Songe de l'Amour!

André Rivière.

Le Serment

Si l'amour doit mourir, s'il se peut qu'il expire
 Comme un épi trop mûr et de grains trop pesant;
 Si l'un et l'autre un jour nous fuyons son empire
 En détournant de nous nos yeux agonisants;
 S'il doit nous arriver de ne plus nous connaître
 Et de marcher plus tard à jamais écartés;
 Si l'amour se consume en épuisant notre être,

S'il ne peut se nourrir que de nos voluptés;
 S'il cesse de s'orner de l'attrait le plus rare
 Quand le printemps palpite au fond de la forêt;
 Si même il te dépouille et puis s'il te dépare,
 S'il dérobe à ton flanc ton vêtement doré;
 S'il faut que ta beauté me devienne étrangère,
 Que j'en perde le goût de mon âme arraché;
 Si je dois y puiser quelque rancune amère,
 Et s'il me faut te fuir au lieu de te chercher;
 Alors, je te le dis, j'en atteste la terre,
 Mieux vaut périr soudain sans aller plus avant!
 Oui, je veux disparaître et partir solitaire,
 Et ne plus te revoir, triste amour décevant!
 — Que s'éteigne en mon cœur l'amour qui me dévore,
 Ou que Vénus horrible allume un noir flambeau!
 Que je ne puisse plus jamais revoir l'aurore!
 Que mon corps tout entier se disperse en lambeaux!
 O les Chants de la Vie ardente!

Saint-Georges de Bouhélier.

Les caresses des yeux.

les caresses des yeux sont les plus adorables;
Elles apportent l'âme aux limites de l'être,
Et livrant des secrets autrement ineffables,
Dans lesquels seul le fond du cœur peut apparaître.

Les baisers les plus purs sont grossiers auprès d'elles;
Leur langage est plus fort que toutes les paroles;

Rien n'exprime que lui les choses immortelles;
Qui passent par instants dans nos êtres fugaces.

Lorsque l'âge a vieilli la bouche et le sourire
Dont le pli lentement s'est comblé de tristesse,

Elles gardent encore leur limpide tendresse;

Faites pour consoler, enivrer et séduire,
Elles ont les douceurs, les ardeurs et les charmes!

Et quelle autre caresse a traversé des larmes?

Et l'âme perdue?

Auguste Angellier.



Je Vis...

Je suis entré dans le tourbillon de la vie...

Je suis tremblant, hagard, brisé, tendu, nerveux;

Je suis plein de regrets, de désirs et de vœux,
De souvenirs, d'espairs, d'envies...

Je ne sais plus ce que je veux,

Je débuche au tournant des chemins poursuivis.

Je me sens incertain, éparé, divers, nombreux...

J'ignore si je suis heureux...

Je vis.

J'aime et je ne sais comment j'aime:

Je frissonne, j'ai peur comme un homme charmé!

J'aime de longs yeux noirs, caressants et soyeux,

Tout à tour graves ou joyeux,

Dont les cils font une ombre, alors qu'ils sont fermés,

Si douce qu'il semble un regard elle-même;

J'aime une bouche fraîche, une bouche embaumée,

Des cheveux onduleux fins comme une fumée,

Des doigts légers où rit une petite gemme.
Et je ne cherche pas à savoir comment j'aime,
Comment je suis aimé:
J'aime.

Je veux la gloire, et je ne sais
Même pas bien si je la veux;
Je pense et j'écris mes pensées
En mots indécis et peureux.
Je sens mes vers là, sous mon front:
J'ignore s'ils me survivront;
Les dire m'exalte et m'enchaîne;
Ma voix ne peut rester muette,
Je ne sais pas si je suis poète:
Je chante.

Je vis, je vais parmi des choses,
Bonnes, mauvaises, je ne sais.
Car je suis souvent caressé

Par elles, et souvent blessé.
J'aime Décembre et Juin, les cyprès et les roses,
Les grands monts bleus, les humbles cotaux gris,
La rumeur de la mort, la rumeur de Paris...
Bonnes, mauvaises, je ne sais:
Je vis, je vais, j'aime les choses.

Je vais aussi parmi les hommes et les femmes,
Et sous les fronts, dans les regards, je vois les âmes
Qui glissent en essaims devant mes yeux ravis.
Le monde est comme un vol d'oiseaux d'ombre ou de
flamme
Que je voudrais passer du haut des monts gravis...
Des hommes m'ont fait mal, j'ai vu pleurer des femmes.
J'aime ces hommes et ces femmes:
Je vis.

— Et je mourrai, plus tard, très tard, bientôt peut-être:
Je ne sais pas.
Je m'en irai peut-être.



Dans l'inconnu, là-bas, là-bas,
Comme un oiseau s'envole, ivre, par la fenêtre!

Je m'en irai peut-être

Dans l'inconnu, là-bas, là-bas,

Au grand soleil de Dieu renâtrer!

Je ne sais pas.

Où bien j'irai dormir et pourrir à jamais

Sous quelques pieds de terre,

Loin des arbres, du ciel et des yeux que j'aimais,

Dans la nuit délétaire...

Mais à mon tour j'aurai connu le goût chaud de la vie;

J'aurai miré dans ma prunelle,

Petite minute éblouie,

La grande lumière éternelle;

Mais j'aurai bu ma joie au grand festin sacré;

Que voudrais-je de plus?

J'aurai vécu,

— Et je mourrai.

Fernand Gregh.

~~Il y a une page blanche dans l'original.~~

~~Il y a une page blanche dans l'original.~~

Au Dieu qui s'éloigne.

Toi dont nous poursuivons, au profond de toi-même,

L'inconnaissable essence et la pure entité,

Que la crainte, la foi, l'amour ou le blasphème,

Nomment du même nom auguste et redouté,

O Dieu dont la présence autour de nous recule

Dans l'orbe incessamment élargi de nos cœurs,

Chaque fois que pour nous s'allume au crépuscule

Un astre nouveau pour nos yeux,

Devrons-nous donc, de ton image qu'on mutilé,

Voiler, en fils pieux, le simulacre vain,

Et te ranger d'un mot, comme un terme inutile,

Du problème éternel dont nous voulons la fin?



Devrons-nous, parvenus aux confins du possible,
Comprendre que notre âme est ton dernier linceul,
Et qu'aux jours où ses sens auront vu l'invisible
L'Homme en lui-même sera seul ?

Seul devant la nature et devant sa pensée,
Devant les mondes morts et les vœux à venir,
Et, sous la grande nuit d'astres ensemencée,
Prisonnier de ce tout qui ne peut pas finir ?
Seul dans l'immensité qui toujours renouvelle
Son effort sans limite et sans commencement,
Inconscient désert où rien ne se révèle
Que les formes du mouvement ?

Certe, il regrettera ta sublime chimère,
La sainte volonté dont il cherchait les lois,
L'éternité promise à son être éphémère
Et le songe infini des voyants d'autrefois,
L'intelligence unique où son intelligence

Comme au foyer divin rêvait de s'abîmer,
L'espoir de la justice et jusqu'à ton silence
Qui permettait de blasphémer.

Pour être, maudissant l'œuvre de son étude,
Sentira-t-il sur lui descendre, comme un deuil,
Voûte aux arches de glace et d'or, la solitude
Géante de sa gloire et de son libre orgueil,
Et s'attristera-t-il, lorsque sages et prêtres
Auront courbé leur front devant la vérité,
De ne pouvoir, au moins, comme nous, ses ancêtres,
Douter de la réalité.

Qui importe ! Nous marchons, souffle, esprit et matière,
Vers les monts de l'ultime et suprême douleur
Où croit sur le roc nu la certitude entière
De l'arbre de science altère et chaste fleur :
La voie inéluctable est devant nous ouverte,
Notre devoir grandit avec la vision



Où frissonne, victime au sacrifice offerte,
Notre chétive illusion.

Qui importe! Précurseurs que l'avenir écoute,
Nous irons, jalonnant de nos corps les sillons,
Et dût le désespoir, au terme de la route,
Nous accueillir du grondement de ses lions,
Fussiez-vous, conquérants de la future histoire,
Triomphateurs laurés d'un jour sans lendemain,
Mourir du battement d'ailes de la victoire,
Nous vous montrerons le chemin!
O la tentation de l'homme!

Sébastien-Charles Leconte.

Né à Auray le 22 octobre 1865.

Le Soir.

Voici le Soir qui vient dans la pourpre et l'or, l'ore
D'amour. C'est l'heure fraîche où se reprend à vivre
Le peuple enfant, joyeux d'un avenir de nuit.

Et toute l'Ile, sur les rivages, au bruit
Du vivo*, des chansons, des rires assemblée,
S'agite, folle, bavarde, bariolée, —
Les femmes, le tiaré* à l'oreille, les plis
Du paréo^o tendus sur leurs reins assomplis,
Le torse libre, aux tons de bronze et de bitume,
Et la mourante ardeur du couchant se rallume
Aux brusques éclairs d'or qui sillonnent leur chair.

Le vent de l'éternel été s'endort dans l'air
Vespéral. Le soleil, vieilli, vaincu, recule
Devant la jeune lune au bord du crépuscule,
Se dressant, radieuse, et leurs feux, un moment,
Sur la crête des flots qui dansent, mollement

* Vivo: instrument de musique des Maories, assez analogue au pif-pif des anciens.
* Tiaré: fleur papayevine que les Maories piquent dans leurs cheveux.
o Paréo: ceinture unique vêtements.

S'entre-baisent, et sur la tête solitaire
De l'Ararai, temple et sommet de la terre,
D'où le rideau des bois dérobe à tous les yeux
La gloire, la douleur et le secret des Dieux.

(Noa Noa) Charles Morice.

écrit le 15 mai 1864 à Saint-Etienne.

La Mort.

Je crisperais aux draps mes poignes refermées
Et, pleurant par ma chair la dernière sueur,
J'expirerais, l'œil plein de la suprême peur,
La bouche ouverte encor par les affres pâmées.

La pâleur sculpturale et calme des cancéres,
Alors, envahirait mon masque sans chaleur;
Et, sans âme, sans plus jamais de rythme au cœur,
Je dormirais parmi les cires allumées.

Ah! mourir!.. Si mon corps sous le marbre poli
Se reposait, tout jeune, avec la fleur d'oubli
Vite poussée au coin de la croix protectrice,

Où serait l'être? vers quel lointain quelque part,
Lorsque se referait la terre productrice
Avec ce qui fut voix, attitude et regard?...
(Occident).

M^{me} Lucie Delarue-Mardrus.

M^{me} de Houffleur en
1880.

Le vieux coq.

Il est blanchi, boiteux sur ses gros éperons.
Ses cris vers le soleil sembleraient des affronts;
Il est muet; il est comme un palais qui croule.
Les grains qu'il veut lui sont volés par quelque poule.
Il ne sait d'où lui vient sa langueur; autrefois
Il éclatait d'orgueil, de splendeur et de voix.

Si chaque soir l'éteint, nulle aube ne l'allume.
 On peut voir, tant il est appauvri plume à plume,
 Comme à ses vieux coffrets jetés dans les marchés,
 Le place sur son cou des joyaux arrachés.
 Le cri de ses voisins rétrécit son fief morne.
 L'air rougit; le soleil tombe comme une borne.
 Le couchant s'en va seul après lui; dans l'air gris
 Voici le soir informe et les chauves-souris.
 L'ombre avec les bergers va des sommets descendre.
 Tandis que, secouant une invisible cendre,
 S'en vont vers l'arbre creux les poulets pleins d'ennui;
 Ce vieux coq se dégrade au point d'aimer la nuit.

Né à Poitiers
 le 19-XII-1883

Abel Bonnard.

Le bois de pins.

Il faut avec une humble et paisible sagesse
 Accepter la douceur de l'instant passager;
 Et la tristesse proche, ou le plaisir qu'on laisse,
 Il n'en faut pas souffrir, il n'y faut pas songer.
 Car le moment furtif se joid dans les pensées
 De l'avenir lointain, des espoirs superflus,
 Ou bien dans le regret des heures dépensées,
 Et l'amour déchirant de tout ce qui n'est plus.
 Cette heure qui s'enfuit était belle peut-être
 De ce charme secret dont nous parons demain;
 Cet air est pur et chaud, que le soleil pénètre.
 Il faut oublier tout, sauf la soif et la faim.
 Ainsi que l'aphrodisiaque et que la libellule
 Il faut jouir du jour brûlant et de l'été;
 Il faut, comme les pins où le doux vent module,
 Abandonner sa vie à la sérénité.
 Et dans le bois bleuté où la pénombre accueille,
 En contemplant les bords d'un lacueil peureux,

Être pareil à l'herbe, à la fleur, à la feuille,
 Tâcher d'ignorer tout, même qu'on est heureux -
 Ah! sans regret, sans leurre, on désir inutile,
 Sans orgueil, sans effroi, sans trouble et sans tourment,
 Puisse-tu voir ainsi qu'une eau calme et tranquille
 Couler le flot des jours, ô cœur indifférent!

M^{me} Henri de Régnier & Gérard J. Houville E.

Née le 20 décembre 1875 à Paris, et la 2^{me} fille de J. de Hérédia. —

La Pensée.

La Pensée est une eau sans cesse jaillissante.
 Elle surgit d'un jet puissant du cœur des mots,
 Retombe, s'épaville en perles, jaise, chante,
 Forme une aile neigeuse ou de neigeux rameaux,
 Se rompt, sursaute, imite un saule au clair de lune,
 S'écroule, décroît, cesse. Elle est sœur d'Ariel
 Et ceint l'écharpe aux tons changeants de la Fortune.

Où l'on voit par instants se jouer tout le ciel.
 Et si, pour reposer leurs yeux du jour, des femmes,
 Le soir, rêvent devant le jeu mobile et vain
 Qui pleut avec la nuit dans l'azur du bassin,
 L'eau pure les caresse et rafraîchit leurs âmes
 Et fait battre leurs cils et palpiter leur sein,
 L'ardor que la Pensée, en rejetant ses voiles,
 Dans un nouvel essor jongle avec les étoiles. —

Charles Guérin.

né à Lunéville le 29-XII-1833, mort le 26 mars 1903. —

O miroir!

Eau froide par l'enmi dans ton cadre gelée,
 Que de fois et pendant des heures, désolée
 Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
 Comme des feuilles sous ta glace au trou profond,

166

Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine.
 Mais, horreur! des soirs, dans ta sévère fontaine,
 J'ai de mon rêve épars connu la nudité!

{ Herodiade } Mallarmé,

né à Paris le 18 mars 1842,
 mort le 9-IX-1898.

Sonnet.

Le vif, le vif et le bel aujourd'hui
 Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
 Ce lac dur oublié que hante sous le givre
 Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
 Magnifique mais qui sans espoir se délivre
 Pour n'avoir pas changé la région où vivre
 Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son sol seconera cette blanche agonie

167

Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
 Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
 Il s'immobilise au songe froid de mépris
 Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Stéphane Mallarmé.

Je crois que Dieu...

Je crois que Dieu, quand je suis né,
 Pour moi n'a pas fait de dépense,
 Et que le cœur qu'il m'a donné
 Était bien vieux, dès mon enfance.

Par économie, il logea
 Dans ma juvénile poitrine
 Un cœur ayant servi déjà,

Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,

Il est couvert de meurtrissures,

Et cependant je ne sais pas

D'où lui viennent tant de blessures:

Il a les souvenirs lointains

De cent passions que j'ignore,

Flammes mortes, rêves éteints,

Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants

Pour de superbes inconnues,

Et sent les parfums délirants

D'amours que je n'ai jamais eues!

O le plus terrible tourment!

Mal sans pareil, douleur suprême,

Sort sinistre! timer follement,

Et ne pas savoir ce qu'on aime!

4 Poésies.

Henri-Charles Read.

né à Paris le 24 août 1857, mort le 22-11-1876.

La chanson de Marie-des-Anges.

Il avait un fois un pauvre gas,

Et lon la laire,

Et lon lan la,

Il avait un fois un pauvre gas,

Qui aimait cell' qui n'l'aimait pas.

El'l' lui dit: Apport'-moi d'main

Et lon la laire,

Et lon lan la,

El'l' lui dit: apport'-moi d'main

L'cœur de ta mère pour mon chien.

Y'a chez sa mère et la tue

Et lon la laire,

Et lon lan la,

Y'a chez sa mère et la tue,

lui prit l'cœur et s'en courut.

Comme il courait, il tombe,

Et lon la laire,

Et lon lan la,

Comme il courait, il tombe,
Et par terre l'œur roule.

Et pendant que l'œur roulait,

Et lon la loire,

Et lon lan la,

Et pendant que l'œur roulait,

Entendit l'œur qui parlait.

Et l'œur lui dit en pleurant,

Et lon la loire,

Et lon lan la,

Et l'œur lui dit en pleurant :

Es-tu fait, mal, mon enfant ?

Jean Richepin,

né à Médéa (Algérie) le 4 février 1849.

Les Frissons.

De la tourterelle au crapaud,

De la chevelure au drapeau,

À fleur d'eau comme à fleur de peau,

les frissons courent :

les uns furtifs et passagers,

Imperceptibles ou légers,

Et d'autres lourds et prolongés

Qui vous labourent.

Le vent par les temps bruns ou clairs

Engendre des frissons amers

Qui fait passer du fond des mers

Au bout des voiles ;

Et tout frissonne, terre et ciels,

L'homme triste et l'enfant joyeux,

Et les pucelles dont les yeux

Sont des étoiles ;

Ils rendent plus doux, plus tremblés,

les aveux des amants troubles ;

Ils s'éparpillent dans les blés
 Et les ramures;
 Ils vont orageux ou follets
 De la montagne aux ruisselets,
 Et sont les frères des reflets
 Et des murmures.

--- Dans la femme où nous entassons
 Tant d'amour et tant de soupçons,
 Dans la femme tout est frissons:
 L'âme et la robe!

Oh! celui qu'on voudrait saisir!
 Mais à peine au gré du désir
 A-t-il évoqué le plaisir,
 Qu'il se dérobe!

Il en est un pur et calmant,
 C'est le frisson du dévouement
 Par qui l'âme est secrètement
 Récompensée;
 Un frisson gai naît de l'espoir,

Un frisson grave du devoir;
 Mais la Peur est le frisson noir
 De la pensée;

--- La Peur qui met dans les chemins
 Des personnages surhumains,
 La Peur aux invisibles mains,
 Qui revêt l'arbre
 D'une carcasse ou d'un linceul;
 Qui fait trembler comme un aïeul,
 Et qui vous rend, quand on est seul,
 Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,
 L'angoisse se serre le cou?
 Quel problème insoluble et fou
 Te bouleverse,

Toi que la science a jauni,
 Vieil athée àpre et racorni?
 --- C'est le frisson de l'Infini
 Qui me traverse!



Le student qu'intervient,
Edgar Poe, net comme l'acier,
Ségage un frisson de sorcier
Qui vous envoûte!

Selacroix donne à ce qu'il peint
Un frisson d'if et de sapin,
Et la musique de Chopin
Frissonne toute.

Les anémiques, les févreux
Et les poitrinaires creux,
Automates cadavériques
À la voix trouble,

Vous attendent avec effroi
Le retour de ce frisson froid
Et monotone qui décroît
Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit
La misère au front décrépit,
Celle qui rôde et se tapit

Blafarde et maigre,
Sans gîte et n'ayant pour l'hiver
Qu'un pauvre petit châle vert
Qui se tortille comme un ver
Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,
De jeunesse et de liberté,
Frisson d'aurore et de beauté
Sans amertume;

Et puis, frisson du mal qui mord,
Frisson du doute et du remord,
Et frisson final de la mort
Qui nous consume!

J. Les Névroses. Maurice Rollinat,

né en 1846 à Châteauroux (Indre),
mort à Jussy, dans une maison de
santé le 26 octobre 1903. —



La Revanche des Bêtes (fragment).

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne,
 Tu mets un mors à ton cheval,
 Féroce tu fais un spectre de ta canne,
 Homme, roi du règne animal;
 Quand tu trouves un veau, tu lui rôtis le foie,
 Et bourses son nez de persil;
 Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
 Des biftecks saignants, sur le gril;
 Le mouton d'apparaît comme un gigot possible,
 Et le lièvre comme un civet;
 Le pigeon de Vénus se devient une cible,
 Et tu jugules le poulet...
 Oh! le naïf poulet, qui dès l'aube caquette!
 Oh! le doux canard coinceignant!
 Oh! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête
 Les truffes de l'embaumement!
 Oh! le porc dévasté, dont tu fais un eunuque,
 Et que tu traites de... cochon,

Tandis qu'un mot quadruple et fatal le relague:
 chané! Thécel! Phares! Jambon!
 Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
 Tu famises les lacs lointains;
 C'est par toi qu'on a vu tant de l'mandes veuves
 Et tant de brochets orphelins;
 Tu restes insensible aux larmes des sardines
 Et des soles au vautre plat;
 Tu déjeunas d'un meurtre, et d'un meurtre tu dînes:
 Va souper d'un assassinat.
 Massacre par les airs la caille et la bécasse...
 Sombre destinée: un salmis!
 Tandis qu'un chon cruel guette d'un air bonasse
 Le cadavre de la perdrix.
 Mais est-ce pour manger seulement que tu frappes,
 Dur ensanglanteur de couteaux?
 Non. les ours, les renards, les castors, pris aux trappes,
 Sont une mine à paletots;
 Tu saisis le lion, ce roi des noctambules,

Dont le désert s'enorgueillit,
 Pour faire de sa peau, sous tes pieds ridicules,
 Une humble descente de lit.
 Mais le meurtre, c'est peu; le supplice raffine
 Tes plaisirs de dieu maladif.
 Et le lapin (nous dit le Livre de cuisine)
 Demande qu'on l'écorche vif;
 Et l'écrevisse aura, vive, dans l'eau bouillante,
 L'infernal baiser du carmin;
 Et, morte enterrament, l'huître glisse vivante
 Au sépulcre de l'abdomen.

Soit! il viendra le jour lugubre des revanches,
 Et l'après-muit du châtement,
 Quand tu seras là-bas, entre les quatre planches,
 Cloué pour Eternellement.
 Oh! l'Animalité te réserve la peine
 De tous les maux jadis soufferts:
 Elle mettra sa joie à te rendre la haine

Dont tu fatigues l'univers.
 Or, elle choisira le plus petit des êtres,
 Le plus vil, le plus odieux,
 Un ver! — qui ira pratiquer des fenêtres
 Dans les orbites de tes yeux.
 Il mangera ta lèvre, avide et sensuelle,
 Ta langue et ton palais exquis;
 Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
 Et tes intestins mal acquis;
 Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
 Dévorer, lambeau par lambeau,
 Ce qui fut ton orgueil et tes billeversées:
 Les cellules de ton cerveau.
 L'âne s'esclaffera, voyant l'Homme de proie
 Devenu Rien dans le grand Tout;
 Le pourceau, dans son bauge infect, aura la joie
 D'apprendre ce qu'il est le dégoût;
 Et les Bêtes riront, dans la langue des Bêtes,
 De ce cadavre saccagé

Par la dent des impurs fabricants de squelettes, —
 Avant le mangeur sera mangé.
 d Poèmes ironiques.

Emile Goudeau,

né en 1850 à Périgueux, mort à Paris le 17-IX-1906. —



La Chanson du Rayon de lune.

Sais-tu qui je suis? — Le Rayon de lune.

Sais-tu d'où je viens? — Regarde là-haut.

Ma mère est brillante, et la nuit est brune.

Je rampe sous l'arbre et glisse sur l'eau;

Je m'étends sur l'herbe et cours sur la dune;

Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau,

Comme un maraudeur qui cherche fortune.

Je n'ai jamais froid, je n'ai jamais chaud.

Je suis si petit que je passe

Où nul autre ne passerait,
 Aux vitres je colle ma face,
 Et j'ai surpris plus d'un secret.

Je me couche de place en place;

Et les bêtes de la forêt,

Les amoureux au pied distrait,

Pour mieux s'aimer suivent ma trace,

Pais, quand je me perds dans l'espace,

Je laisse au cœur un long regret.

Fossignol et fauvette

Pour moi chantent au faite

Des ormes ou des pins.

J'aime à mettre ma tête

Un terrier des lapins;

Lors, quittant sa retraite

Avec des bonds soudains,

Chacun part et se jette

A travers les chemins.

Au fond des creux ravins

Je réveille les daims
 Et la biche inquiète.
 Elle évente, muette,
 Le chasseur qui la guette
 La mort entre les mains,
 Ou les appels lointains
 Du grand cerf qui s'apprête
 Aux amours clandestins.
 Ma mère soulève
 Les flots écumeux;
 Alors je me lève,
 Et sur chaque grève
 J'agite mes feux.
 Puis j'endors la sève
 Par le bois ombreux;
 Et ma clarté brève,
 Dans les chemins creux,
 Parfois semble un glaive
 Au passant peureux.

Je donne la sève
 Aux esprits joyeux,
 Un instant de trêve
 Aux cœurs malheureux.
 Sais-tu qui je suis? — Le rayon de lune.
 Et sais-tu pourquoi je viens de là-haut?
 Sous les arbres noirs la nuit était brune;
 Tu pourrais te perdre et glisser dans l'eau,
 Errer par les bois, vaguer sur la dune,
 Te heurter, dans l'ombre, au tronc du bouleau.
 Je veux te montrer la route opportune;
 Et voilà pourquoi je viens de là-haut.
 d'Es Vers E. Guy de Maupassant,
 né au château de Ultrasnil (Seine-inférieure) le 5 août 1850, mort à
 Anteuil le 6 juillet 1893.



Certitude.

Va, si des insensés disent que l'amour passe,
 Que tout n'est qu'éphémère et fragile ici-bas,
 Que le cœur le plus fort avec le temps se lasse,
 O mon unique amour, ne les écoute pas!
 Au fond de leurs penses si tu pouvais descendre,
 Tu comprendrais pourquoi la fumée et la cendre
 Ont remplacé la flamme en ces cœurs si tôt las!
 Aimaient-ils donc, hier? — Le désir, le caprice,
 Moins encore... aujourd'hui lassitude et rancœur,
 Voilà ce qu'en levant la lampe accusatrice
 Tu verrais s'écrouler dans l'ombre de leur cœur.
 Oh! bien fous si, rêvant l'aile impérissable,
 De ces vains éléments, sur ces dunes de sables,
 Ils avaient osé bâtir la maison du bonheur!
 Mais nous!... Te souviens-tu comment nous établîmes,
 En un rapide instant, notre accord éternel?
 Devant quels nobles dieux, sur quels autels sublimes,
 En quels flots de lumière, à quels accents de miel?

Et comment la Pudeur, et gardienne et complice,
 Purifiant l'attente et sacrant le délire,
 Dans un terrestre amour fit entrer tout un ciel?
 Souviens-toi! Souviens-toi! Les jours et les années
 N'altèrent point l'or pur ni les clairs diamants;
 Les radieuses fleurs ne seront point fanées,
 Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements;
 Et c'est pourquoi, devant les couples éphémères,
 Dans la lutte, ou la joie, ou les heures amères,
 Nous parlons d'avenir et d'immortels serments.
 Viens, ma foi, mon orgueil, ma force, mon courage!
 Penche-toi sur mon sein par ton souffle animé,
 Regarde dans ces yeux où rit ta seule image,
 Sois dans ce cœur tranquille et sur toi refermé.
 Que nous importe, à nous, qu'on doute et qu'on blas-
 phème!
 Pour s'aimer à jamais il suffit que je t'aime,
 Et qu'il croit n'aimer plus n'a pas encore aimé!
 Vers la lumière! Auguste Dorchain,
 né à Cambrai en 1857.

Foi.

Enfin, malgré l'affront et le deuil des orages,
 Le cher navire auquel tu confias ton sort,
 Le cher et lent navire est entre'dans le port,
 Et voici la mer calme et les riants parages!
 Quand le flot nous crâchait l'écumme de ses rages,
 Quand nous sentions couvrir les frissons de la mort,
 Elle ne mentait pas, l'étoile qui, du nord,
 Exaltait nos espoirs et guidait nos courages.
 Malheur à qui n'a pas, joué du vent amer,
 Une étoile en son cœur pour aller sur la mer!
 La nôtre, ô mon amour! brillait comme une aurore.
 Parfois, pourtant, la nuit nous voila sa clarté;
 Mais, disparaissait-elle, on y croyait encore,
 Et nous aurions péri si nous avions douté.
 Vers la lumière.

Dorchain.

Rondel de l'Adieu.

Partir, c'est mourir un peu,
 C'est mourir à ce qu'on aime:
 On laisse un peu de soi-même
 En toute heure et dans tout lieu.
 C'est toujours le deuil d'un vœu,
 Le dernier vers d'un poème:
 Partir, c'est mourir un peu:
 Et l'on part, et c'est un jeû,
 Et jusqu'à l'adieu suprême
 C'est son âme que l'on sème,
 Que l'on sème à chaque adieu:
 Partir, c'est mourir un peu...

Edmond Harancourt,
 né à Bouvion le 15-X-1857.



Fleurs du chemin.

Crois: Vie ou mort, que t'importe,
En l'éblouissement d'amour?

Prie en ton âme forte:

Que t'importe nuit ou jour?
Car tu sauras des rêves vastes.

Si tu sais l'unique loi:

"Il n'est pas de nuit sous les astres,
Et toute l'ombre est en toi."

Aime: Honte ou gloire, qu'il importe,
Et toi, dont voici le tour?

Chante de ta voix qui porte
Le message de tout amour:

Car tu diras le chant des fastes

Si tu dis ton intime émoi:

"Il n'est pas de fatals désastres,

Mais la défaite est en toi."

Francis Yielé Griffin,

né à Norfolk le 26 mai 1864.

Poèmes et Poésies.

Ils ont tué trois petites filles...

Ils ont tué trois petites filles
Pour voir ce qu'il y a dans leur cœur.

Le premier était plein de bonheur;
Et partout où coula son sang,
Trois serpents sifflèrent trois ans.

Le deuxième était plein de douceur,
Et partout où coula son sang,
Trois agneaux broutèrent trois ans.

Le troisième était plein de malheur,
Et partout où coula son sang,
Trois archanges veillèrent trois ans.

J. Soudé Chanson & Maurice Maeterlinck.
né le 29 août 1862 à Gand.



Les Cordiers.

Dans son village, au pied des digues,
 Qui l'entourent de leurs fatigues
 De lignes et de courbes vers la mer,
 Le blanc cordier visionnaire
 A reculé, sur le chemin,
 Combine, avec prudence, entre ses mains,
 Le jeu tournant de fils lointains
 Venant vers lui de l'infini.
 Là-bas,
 En ces heures de soir ardent et las,
 Un gonflement de roue encor s'doute.
 Quelqu'un la ment qu'on ne voit pas;
 Mais parallèlement, sur des râteaux
 Qui jalonnent, à points égaux,
 De l'un à l'autre bout la route,
 Les chanvres clairs tendent leurs chaînes
 Continuellement, durant des jours et des semaines.
 Avec ses pauvres doigts qui sont prestes encor,

Ayant crainte parfois de casser le peu d'or
 Que mêle à son travail la glissante lumière,
 Au long des clos et des maisons,
 Le blanc cordier visionnaire,
 Du fond du soir tourbillonnaire,
 Attire à lui les horizons.
 Les horizons ? ils sont là-bas :
 Regrets, fureurs, haines, combats,
 Pleurs de ferreurs, sanglots de voix,
 Les horizons des autrefois,
 Serains ou convulsés :

Tels les gestes dans le passé.
 Jadis, - c'était la vie errante et somnambule,
 A travers les matins^{et} les soirs fabuleux,
 Quand la droite de Dieu, vers les Chamaans bleus,
 Tracait la route en or, au fond des crépuscules.
 Jadis, - c'était la vie énorme, exaspérée,
 Sauvagement pendue aux crins des étalons,
 Soudaine, avec de grands éclairs à ses talons

Et vers l'espace immense, immensément cabré,
 Jadis, - c'était la vie ardente, évocatoire;
 La Croix blanche du ciel, la Croix rouge d'enfer
 Marchaient, à la clarté des armures de fer,
 Chacune à travers sang, vers son ciel de victoire.

Jadis, - c'était la vie écœurante et livide,
 Vécue et morte, à coups de crime et de tocsin,
 Bataille entre eux, de proscripteurs et d'assassins
 Avec, au dessus d'eux, la mort folle et splendide.

Entre des champs de lins et d'osiers rouges,

Sur le chemin où rien ne bouge,

Au long des clos et des maisons,

Le blanc cordier visionnaire,

Du fond du soir tourbillonnaire,

Attire à lui les horizons.

les horizons ? ils sont là-bas :

Travail, science, ardeurs, combats ;

les horizons ? ils sont passants

Avec, en leurs miroirs de soirs,

L'image en deuil des temps présents.

Voici - c'est un amas de feux qui se démentent
 Où des sages, ligues en un effort géant,
 Précipitent les biens pour changer le néant
 Vers où tendra l'élan de la science humaine.

Voici - c'est une chambre où la pensée avère
 Qu'on la mesure et qu'on la pèse, exactement,
 Que seul l'inane éther bombe le firmament
 Et que la mort s'éduque en des cornets de verre.

Voici - c'est une usine ; et la matière intense
 Et rouge qu'roule et vibre, en des caveaux,
 Où se forgent d'acier les miracles nouveaux
 Qui absorbent la nuit, le temps et la distance.

Voici - c'est un palais de lâsse architecture
 Ployé sous les cent ans dont il soutient le poids,
 Et d'où sortent, avec terreur, de larges voies
 Invoquant le tonnerre en vol vers l'aventure.

Sur la route minette et régulière,
 Les yeux fixés vers la lumière



Qui frôle, en se couchant, les closets et les maisons,
 Le blanc cordier visionnaire,
 Au fond du soir tourbillonnaire,
 Attire à lui les horizons.
 Les horizons ? ils sont là-bas ;
 Lueurs, éveils, espoirs, combats,
 Les horizons qu'il voit se définir,
 En espérances d'avenir,
 Par au delà des plages,
 Que dessinent les soirs, dans les nuages.
 Là-haut - parmi les loirs sereins et harmoniques,
 Un double escalier d'or suspend ses degrés bleus ;
 Le rêve et le savoir le gravissent tous deux,
 Séparément partis vers un palier unique.
 Là-haut - l'éclair s'éteint des chocs et des contraires.
 Le poing morne du doute entrecroise enfin ses doigts.
 L'œil regarde s'unir, dans l'essence, les lois
 Qui fragmentaient leurs faux en doctrines horaires.
 Là-haut - l'esprit plus fin d'aide sa violence

Plus loin que l'apparence et que la mort. Le cœur
 Se tranquillise, et l'on dirait que la douceur
 Tient, en sa main, les clefs du colossal silence.
 Là-haut - le dieu qui est toute âme humaine se crée,
 S'épanouit, se lève et se retrouve en tous,
 Ceux-là, qui sont tombés, parfois, à deux genoux,
 Devant l'humble tendresse et la douleur sacrée.
 Et c'est la paix, ardente et vive avec ses urnes
 De régulier bonheur sur ces pays de soir,
 Où s'allument, ainsi que des charbons d'espoir,
 Dans la cendre de l'air, les grands astres nocturnes.
 Dans son village, au pied des dignes
 Qui l'entourant de leurs fatigues
 Simmeuses, vers les lointains tourbillonnaires,
 Le blanc cordier visionnaire,
 Au long des closets et des maisons,
 Absorbe, en lui, les horizons. —

Les Villages illusoires. Emile Verhaeren,
 né à Saint-Amand, le 22 mai 1855. Ses premiers essais datent de quatrièmes.

Table des Matières.

- Angellier (Auguste): Les Caresses des yeux, p. 150. —
- Bataille (Henry): Les Souvenirs, p. 141. —
- Bonnard (Abel): Le lapin, p. 83. — Un vieux coq, p. 161. —
- Botrel (Théodore): L'Echo, p. 90. — Péri en mer, p. 97. —
- Bouhélier (Saint-Georges de): Inscription sur ce qui
cause le malheur, p. 81. — le Serment, p. 148. —
- Coppée (François): Le Défilé, p. 66. —
- Darsay (H.): Le Pourboire, p. 71. —
- Daudet (Alphonse): Scepticisme, p. 123. —
- Delarue-Mardrus (M^{me} Lucie): La Mort, p. 160. —
- Delille (Jacques): L'Ane, p. 55. —
- Desbordes-Valmore (M^{me} Marceline): Le Lépreux, p. 57. —
- Dorchain (Auguste): Certitude, p. 184. — Foi, p. 186. —
- Dupont (Pierre): Les Bœufs, p. 59. —

Fort (Paul): *Morphée*, p. 143. — *Adieu*, p. 146. —
Griegh (Fernand): *Le Retour*, p. 77. — *Toute*, p. 79. —
Je vis, p. 151. —
Gresset (Jean): *Vert-vert*, p. 51. —
Guérin (Charles): *L'Eros Funèbre*, p. 122. — *Pensée*, 169. —
Goudeau (Emile): *La revanche des Bêtes*, p. 176. —
Harancourt (Edmond): *Le rondel de l'adieu*, p. 187. —
Houville (Gérard d' - M^{me} de Régnier): *Le Bois de pins*, p. 163. —
Leconte (Sébastien-Charles): *Au bien qui s'éloigne*, p. 155. —
Lemaître (Jules): *La lyre d'Orphée*, p. 42. — *Les Mou-*
ettes, p. 45. —
Lerberghe (Charles van): *La Barque d'or*, p. 85. —
Magre (Maurice): *Les livres et le Secret*, p. 26. — *Les*
meilleures lettres, p. 27. —
Marsollean (Louis): *L'Homme trompe la Femme ment*, p. 18. —
Mammel (Eugène): *La Lettre*, p. 62. —

Maublair (Camille): *Question*, p. 31. —
Mallarmé (Stéphane): *O miroir*, p. 165. — *Sonnet*, p. 166. —
Maeterlinck (Maurice): *Ils ont tué trois jeunes filles*, p. 189. —
Maupassant (Guy de): *Chanson du Rayon de lune*, p. 180. —
Morice (Charles): *Le Soir*, p. 159. —
Musurus bey (Paul): *Le Croissant*, p. 84. — *Pâques*
orthodoxes, p. 92. —
Noailles (Comtesse Mathieu de): *Voix de l'ombre*, p. 86. —
Les Regrets, p. 93. —
Pudhomme-Gully: *Le Cygne*, p. 63. —
Reard (Henry-Charles): *Je crois que Dieu...*, p. 167. —
Régnier (Henri de): *Le mauvais soir*, p. 32. — *La Barque*, p. 129. —
Le Secret, p. 46. —
Richepin (Jean): *Un vieux lapin*, p. 20. — *Chanson de Marie*
des Anges, p. 169. —
Richus (Jehan): *Jasante de la Vieille*, p. 104. —
Rivoire (André): *Complainte*, p. 29. — *Plus tard*, p. 147. —
Rodenbach (Georges): *Le Coffret*, p. 19. —

Rollinat (Maurice): Les Poissons, p. 171. —

Rostand (Edmond): Cyrano, p. 33. — Les Néphélis, p. 136. —

Samaing (Albert): La Grenouille, p. 37. — Elégie, p. 38. —

L'Automne, p. 139. — Les Corbeaux, p. 140. —

Idéal, p. 41. —

Vacaresco (Hélène): Il passa, p. 12. — Les voiles noires, p. 13. —

Le Pacha, p. 14. — Chant de guerre, p. 16. —

Verhaeren (Emile): La Vie, p. 47. — Les Cordiers, p. 130. —

Viel-Juiffin (Francis): Fleurs du chemin, p. 188. —

Vivien (Renée): Les Solitaires, p. 89. —

Voltaire: L'Immortalité de l'âme, p. 49. — Le Temple
de l'Amour, p. 125. —

Xanrof d'Aloné: Eternelle Bêtise, p. 9. —

Zamacoïs (Miguel): Le Zéphyr, p. 7. — L'Amour, p. 8. —

..... Le P. de Catherine, p. 75. —

~~.....~~



